

Ma Famille

Eliane Herz-Fischler

Yesterday is today,
Today is today,
Tomorrow is today,
In a way.

Anonyme

Mzinhigan Publishing

LPaΔb^o

Pour mes filles,

Mychèle Érica

Seline Denise

Pour mes petits-enfants,

Rachel Ashley

Hartley Daniel

Sarah Claudia

Liliane Coralie

Préface

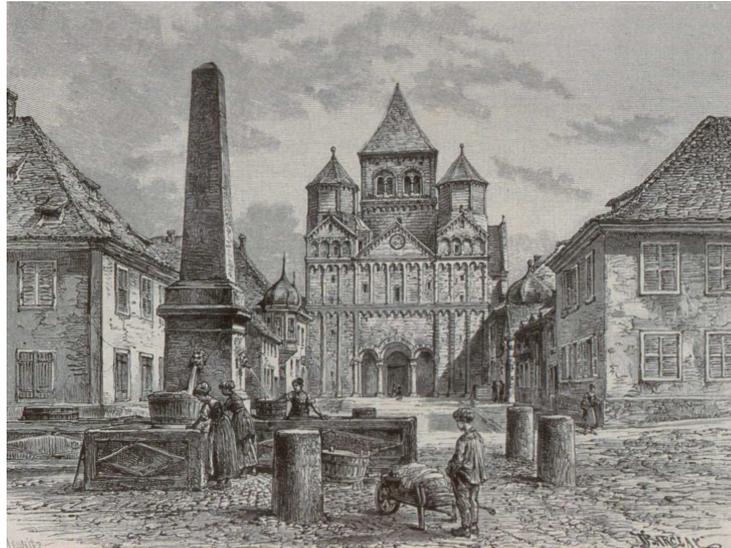
Mychèle et Seline, vous connaissez des parties de ce récit car je vous ai souvent raconté certaines des histoires mais je voulais que vous ayez accès à tout ce que je sais ainsi qu'aux photos et documents que je possède. J'écris donc ce texte pour vous deux. Mais je l'écris aussi pour mes petits-enfants qui, eux, ne s'intéressent pas encore au passé, afin qu'ils puissent lire l'histoire de leur famille plus tard. Si je ne l'écris pas, les événements de notre passé tout comme les documents disparaîtront avec moi et je crois qu'il est important de connaître ses origines.

Les photos et les documents dans le texte se trouvent également sur le CD. Lorsque le texte n'a qu'une partie d'un document, le document entier se trouve sur le CD. Les photos choisies l'ont été à cause de leur intérêt pour l'histoire et non pour leur qualité en tant que photos. Il ne semble pas y avoir de bons photographes dans la famille. Le CD contient aussi des arbres généalogiques, des documents, des lettres et des photos que je n'ai pas imprimés. C'est Roger qui a écrit les textes du CD et qui a assemblé les photos et les documents qui la composent.

Sans Roger, ce livre n'existerait pas. D'une part, il y a son apport au niveau de la généalogie. D'autre part, il y a toute son aide au niveau technique. C'est à Roger que je dois la mise en page ainsi que l'inclusion des photos et des documents dans le texte. Je lui dois un énorme merci!

Ancêtres maternels

Je vais commencer cette histoire de ma famille du côté de mon grand-père maternel, Lazare Weill, à Marmoutier. Pierre Katz, un juif de Marmoutier, qui a fait un énorme travail de généalogie, a pu remonter l'histoire de la famille Weill jusqu'au rabbin Hirtz. Monsieur Katz écrit que ce dernier est sans doute arrivé à Marmoutier au cours de la deuxième moitié du 17^e siècle. L'abbé de Marmoutier aurait fait venir plusieurs familles, dont celle du rabbin Hirtz, pour repeupler le village dévasté par la Guerre de Trente Ans, ainsi que pour les besoins du commerce. Les Weill se sont donc établis à Marmoutier il y a environ trois cent cinquante ans.



Marmoutier en 1889



Marmoutier autour de 1900

Tout d'abord je voudrais dire quelques mots au sujet des noms. En 1784 le gouvernement organise un recensement en Alsace. Puis le décret de 1808 oblige les juifs alsaciens qui, jusqu'à ce moment, avaient seulement leur nom juif à prendre un nom patronymique. Peut-être était-ce pour faciliter le recrutement des soldats pour l'armée de Napoléon. En effet, sans noms de famille bien établis, il ne devait pas être facile de s'y retrouver d'autant plus que c'était la coutume de donner aux petits-enfants le nom du grand-père. Ainsi parmi les ancêtres des Weill, on trouve un Feist Hirzel dont le fils, né en 1769, s'appelle Hirzel Feist et le petit-fils s'appelle Salman Hirzel. Il y a même un Hirzel Feist Hirzel! Paul Lévy dans son *Les Noms des israélites en France* parle d'une famille de Dettwiller dans laquelle l'aïeul se nommait Löw Isaac et ses trois petits-enfants se nommaient Isaac Elias, Elias Isaac et Scheinel Elias! Mon arrière-arrière-grand-père s'appelait Jacob Sisskind (c.a.d. enfant gentil, mignon) avant de devenir Jacques Weill en 1808. Maman insistait souvent sur le fait qu'il y avait deux "l" à la fin de son nom, ce qui est vrai pour la plupart des documents officiels mais pas pour tous; l'orthographe des noms reste très variable à cette époque. Ceci s'explique en partie par le fait que les noms allemands mais souvent francisés étaient épelés selon ce que le scribe entendait; donc Gottschalk devient Guttscho, Godechau, Goudschaux, Grüdschoux ou Getscho. Les nouveaux patronymes étaient utilisés dans les documents légaux mais le nom juif perdurait dans la vie de tous les jours puisque je me souviens de mon grand-père qui parlait des Sisskind. En dépit des difficultés et des incertitudes le recensement et la prise de nom patronymique ont été très utiles pour les recherches généalogiques.

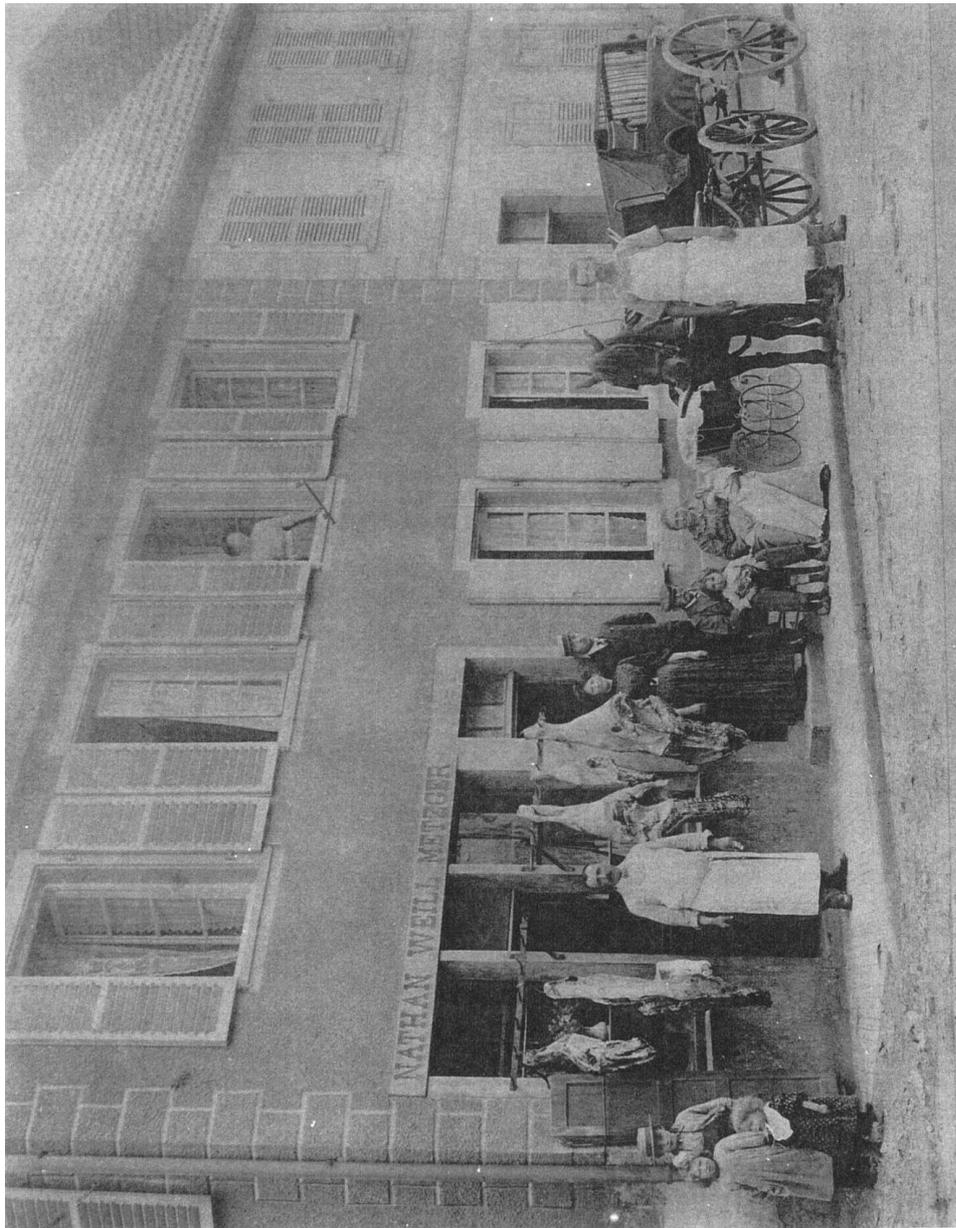
Mon intention n'est pas de donner des listes de noms et de dates pour des ancêtres dont je ne sais rien mais je veux faire une exception pour Salomon Mandel, né le 15 avril 1804, car avec Roger, Mychèle et Seline, je suis allée à la petite mairie de Dauendorf où j'ai demandé le registre des naissances pour l'année 1804. On m'a donné un beau grand livre, relié en cuir, dans lequel nous avons vu l'acte de naissance de Salomon. Après la Révolution de 1789 il avait été décidé d'instituer un calendrier républicain, la première année débutant en 1793. Le premier mois de l'année était vendémiaire - de vendange - notre 22 septembre au 21 octobre. Dans le registre on peut lire: «Ce jour le 25 germinal de l'an XII est comparu devant moi, maire de la commune de Daugendorf, (maintenant Dauendorf) le citoyen Hirtzel (Hirschel?) Feist d'ici, lequel m'a déclaré, avec l'assistance de Leib Sallman, son âge de 46 ans et Feist Hirschel de 59 ans, que ce matin vers 6 heures, son épouse légitime Vronel Raphaël, a accouchée d'un garçon, qu'il m'a présenté, et a déclaré lui donner le

nom de Sallman Hirtzel, à la suite de laquelle déclaration j'ai dressé le présent acte que le père de l'enfant et les témoins ont signé avec moi, ce 25 germinal de l'an XII à Daugendorf.» On sent l'histoire passer devant nous en lisant ceci! J'ai également l'acte de 1808, soit la prise de patronyme: Hirtzel Feist Hirtzel prend le nom Daniel Mandel; sa femme Vronel Raphaël devient Caroline Apfel et son fils Sallman Hirtzel devient Salomon Mandel. Ici de même que sur l'acte de naissance les signatures sont très lisibles. De Daniel et de Salomon je sais seulement qu'ils étaient bouchers. Je devrais dire que Salomon Mandel était le père de mes deux arrière-grands-mères, Caroline Mandel et Pauline (Babette) Mandel dont je parlerai prochainement. Salomon est donc mon arrière-arrière-grand-père et Daniel Mandel est mon arrière-arrière-arrière-grand-père, donc cinq générations avant moi.

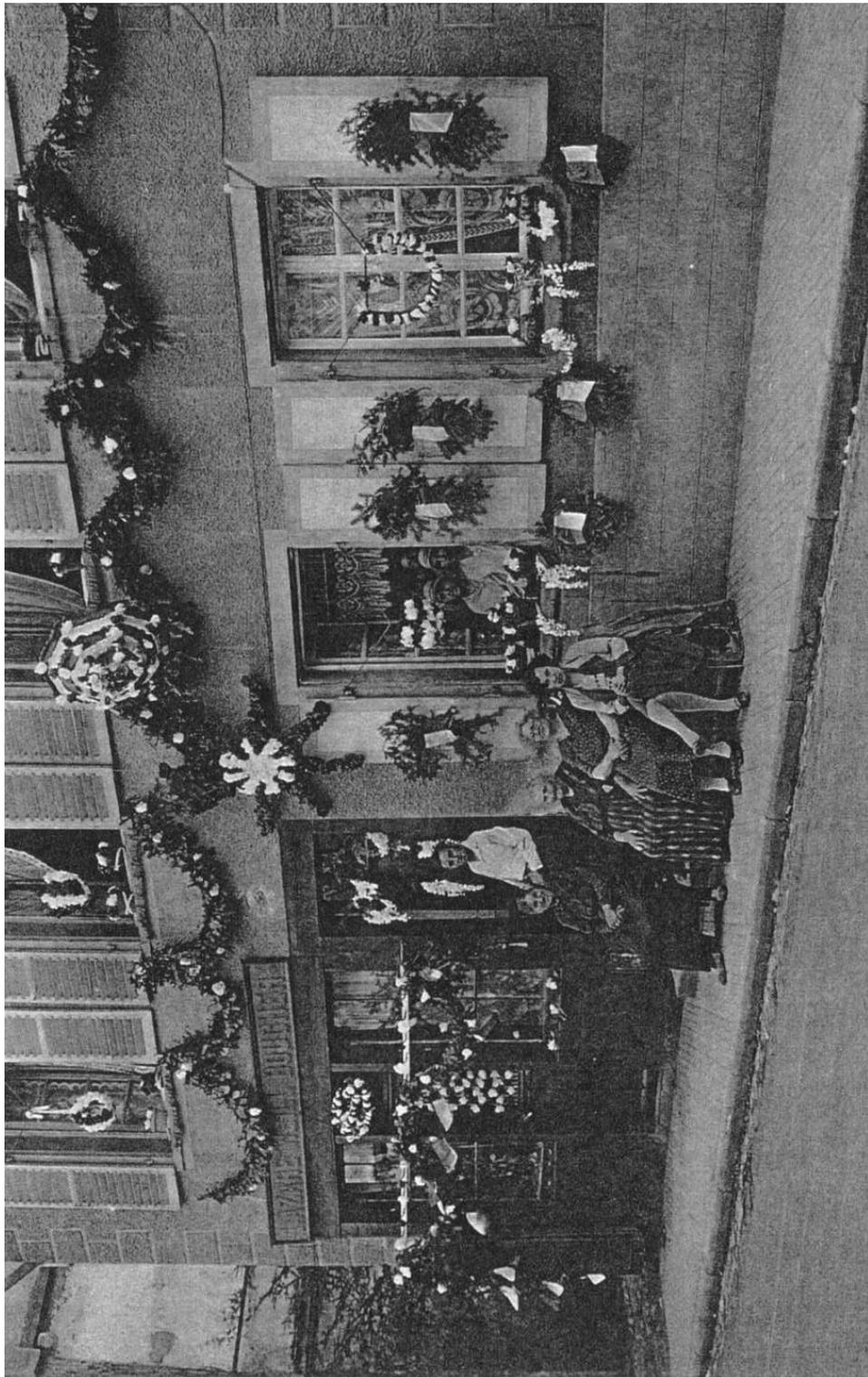


Devant la mairie de Dauendorf en 1982 et registres

Revenons à la famille un peu plus proche. Mon arrière-grand-père, Nathan Weill, est le quatrième de cinq enfants. Il est né à Marmoutier le 16 février 1843 et y est mort le 6 février 1917. Il était boucher comme l'était son père, Jacques Weill (1806 -1888). On peut supposer qu'il a repris la boucherie de ce dernier comme son propre fils le fera plus tard. J'ai une photo de la boucherie avec sur l'enseigne, Nathan Weill Metzger, c'est-à-dire boucher en alsacien et en allemand. Maman m'a dit que la photo datait de 1910 et qu'elle était le bébé dans les bras de sa grand-mère Babette. Son grand-père, Nathan, est assis à côté de Babette mais maman ne savait pas qui était le garçon entre les genoux de Nathan. Debout, à la porte de la maison, on voit ma grand-mère Pauline Weiller et son beau-frère René (Heinrich) Weill, le frère de mon grand-père Lazare. Marthe Weill, sœur de Lazare et épouse Glassendler est à



Boucherie et maison autour de 1910



Boucherie et maison autour de 1930

la fenêtre en haut. Mon grand-père Lazare est debout à la porte de la boucherie. À droite, à côté de la voiture et du cheval, il y a Kütcher, le commis qui faisait les livraisons et amenait les enfants à l'école en carriole. Maman pensait que les trois enfants à gauche étaient des enfants du voisinage. Si maintenant on prend souvent une vingtaine de photos au cours d'un après-midi, au début du vingtième siècle, l'arrivée du photographe était un évènement rare et on peut supposer que les enfants étaient curieux.

L'autre photo, sur laquelle on voit la boucherie et la maison pavoisées, a été prise autour de 1930, avant 1933, date de la mort de mon arrière-grand-mère Babette. Maman est assise avec sa mère Pauline à sa gauche; la troisième femme est sa grand-mère Babette. Je ne sais pas qui est la quatrième femme assise ni non plus qui est la femme à gauche à la fenêtre. Monsieur Katz m'a dit que celle à droite était sa mère. Mon oncle René est debout à la porte de la boucherie. Sur l'enseigne, on lit maintenant Lazare Weill Boucher. Le centre de Marmoutier, la place de l'église et les rues qui y débouchent, dont celle où se trouvait la boucherie, n'ont guère changé depuis cette époque à l'exception des voitures et des fleurs qui décorent presque chaque fenêtre maintenant.

Maman disait que son grand-père avait été soldat pendant la guerre de 1870 et qu'il était très Profrançais. Puisque le traité de paix signé à Francfort le 10 mai 1871 permettait aux Alsaciens d'opter soit pour la nationalité française, soit pour la nationalité allemande, on peut supposer que Nathan Weill avait opté pour la nationalité française, tout comme 130 000 Alsaciens. Seuls 3 000 avaient opté pour la nationalité allemande. Sur les 130 000 seulement 50 000 ont quitté leur foyer pour se rendre en France, en Algérie, en Suisse ou même aux États-Unis; Nathan ne l'a pas fait donc son choix ne veut pas dire grand-chose puisque l'Alsace avait été annexée par l'Allemagne à la fin de la guerre. C'est à cause de ses sentiments Profrançais, que les Allemands l'ont mis en prison en 1914, au début de la Première Guerre Mondiale.

Nathan Weill a épousé Pauline Mandel. J'ai un peu parlé des ancêtres de cette dernière plus haut. Pauline est née à Dauerndorf le 17 août 1849 et est morte à Marmoutier le 13 septembre 1933. On l'appelait Babette et non pas Pauline. Il fallait bien utiliser un surnom puisqu'on donnait le même prénom à différents membres de la famille. De sa grand-mère Babette, maman disait qu'elle était très gentille et aussi qu'elle adorait les cerises, comme d'ailleurs tous ses descendants: maman, moi, mes filles et mes petites-filles. Maman disait qu'elle s'asseyait sur le trottoir

devant la boucherie avec un kilo de cerises dans son tablier et qu'elle ne se levait que quand elle les avait toutes mangées! Maman connaissait très bien sa grand-mère puisque cette dernière vivait chez son fils.



Nathan Weill , autour de 1910



Pauline "Babette" Mandel

Je suis contente de pouvoir ajouter à ce texte une photo de Nathan et une autre de Babette ainsi qu'une copie de leur acte de mariage en date du 21 juin 1872. L'acte est rédigé en allemand et on y voit très clairement la signature de Nathan Weill et de Pauline Mandel ainsi que celle des

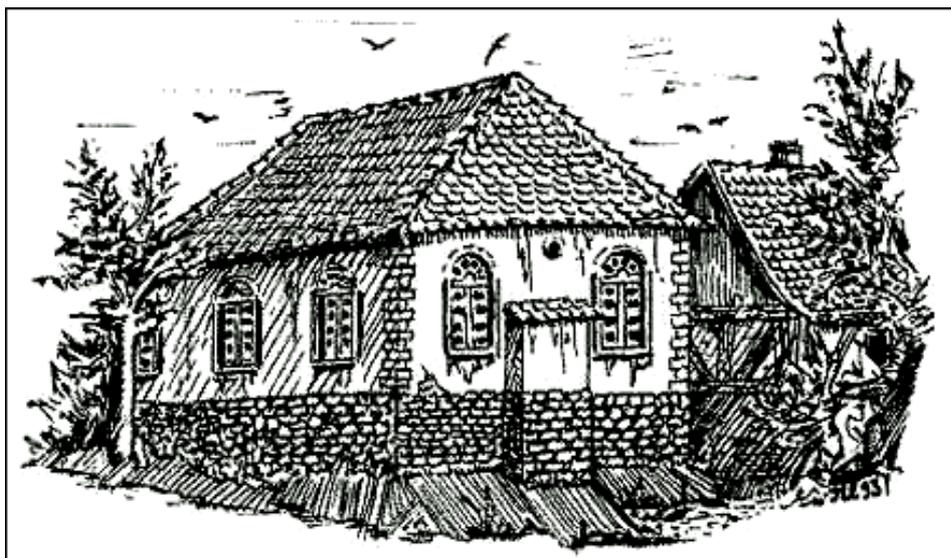
témoins dont l'un signe son nom en hébreu. J'inclus également une copie d'un médaillon car je pense que la photo dans le médaillon est une photo de Babette alors qu'elle était jeune femme. Sur le tombeau de cette dernière, il est écrit non pas Pauline mais Babette, le nom qu'elle utilisait dans la vie de tous les jours.



Nathan et Babette ont eu dix enfants entre 1873 et 1895 ce qui leur a valu la Médaille d'Argent de la Famille Française en 1928. Combien d'enfants fallait-il pour avoir droit à une médaille d'or? Sur le certificat il est écrit huit enfants. Je ne sais pas si c'est dû à une erreur de fonctionnaire ou si deux des enfants sont morts en bas-âge et ne comptent donc pas. C'est possible car je n'ai pas de date de décès pour quatre des enfants. J'imagine que la France donnait ces médailles pour encourager les Français à avoir beaucoup d'enfants afin de repeupler la France dont la population avait été décimée par l'énorme perte de vie pendant la Première Guerre Mondiale et ensuite pendant la pandémie de Grippe Espagnole.

J'ai écrit plus haut que Babette était née à Dauendorf et je veux donc parler un peu de ce village. On sait que des juifs y habitaient déjà autour de 1650; en 1709, il y avait six familles juives pour un total de vingt-

sept personnes. Ces chiffres continuent à croître et bientôt il y aura une synagogue et une école juive. Le recensement de 1883 dénombre cent-vingt juifs; après cette date le nombre de juifs baisse, sans doute à cause de l'émigration due à l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne. Il ne restait que sept familles juives en 1934 et toutes avaient quitté Dauendorf à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale.



Synagogue de Dauendorf autour de 1740

Je possède également des photos de mes autres arrière-grands-parents maternels, les parents de ma grand-mère Pauline. Guttscho Weiller est né le 27 décembre 1830 à Dauendorf et est mort le 19 avril 1905 à Pfaffenhoffen. Maman racontait qu'il était mort en courant pour attraper le train et ainsi arriver à temps à la maison pour *Pessach* et donc pour célébrer le *Seder*. Le calendrier juif pour cette année confirme que le 19 avril était *Erev Pessach*. Guttscho, un marchand de veaux, a épousé Caroline Mandel, également née à Dauendorf, le 22 octobre 1838. Si vous vous demandez: «N'ai-je pas lu les noms Mandel et Dauendorf un peu plus haut?», vous avez absolument raison. C'est tout simplement parce que Babette et Caroline étaient sœurs. Guttscho et Caroline se sont mariés le 11 décembre 1861 et ont eu dix enfants, six garçons et quatre filles. Je ne suis pas sûre quand ils ont quitté Dauendorf pour s'installer à Pfaffenhoffen mais ils y habitaient déjà lorsque leur aîné, David, est né en 1864. Dans l'arbre généalogique de monsieur Katz il manque une des filles, Fannie, et je ne sais ni quand elle est née ni quand elle est morte. Ce que je sais c'est qu'elle a bel et bien existé puisque

je visitais sa fille Palmyre et sa petite-fille Liliane alors que j'habitais Paris. Le fait qu'il y ait environ deux ans entre chaque grossesse me porte à croire que Fannie était la petite dernière, née après Charles.



Guttscho Weiller autour de 1890



Caroline Mandel et Guttscho Weiller

Lors de la rencontre des descendants Weiller, Mandel, Dreyfuss et Benjamin à Albuquerque en 1999, j'ai obtenu une photo de Guttscho et de

Caroline avec six de leurs dix enfants. En fonction de l'âge apparent des enfants, j'estime que la photo date de 1883. Ma grand-mère Pauline (5 ans) est tout à fait à gauche. Mathilde (12 ans) est assise à côté d'elle. Aline (14 ans) est debout à côté de sa mère Caroline. Puis vient Henri (9 ans) et son père Guttscho. Ensuite il y a Benjamin (7 ans) et devant ce dernier on voit le plus jeune des enfants, Charles (3 ans). Trois des fils ne sont pas sur la photo, Samuel, mort à l'âge de quatre mois ainsi que les deux aînés, David (19 ans) et Salomon (17 ans). Tous deux étaient certainement déjà partis pour les États-Unis.



Famille Caroline Mandel – Guttscho Weiller en 1883

Pauline, Mathilde, Aline, Caroline, Henri, Guttscho, Charles, Benjamin

Pourquoi les États-Unis? Pourquoi Albuquerque? Tout comme Nathan Weill, Guttscho Weiller était fortement Profrançais. Maman croyait qu'il ne voulait pas que ses fils soient enrôlés dans l'armée allemande et que c'est la raison pour laquelle quatre de ses fils ont émigré aux États-Unis comme d'ailleurs un nombre considérable de juifs alsaciens pendant les trente années qui ont suivi l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne. La raison probable du choix d'Albuquerque comme point de chute est qu'il y avait un noyau d'Alsaciens déjà sur place ce qui facilitait les débuts et l'obtention de travail. Il est sûr que David, Salomon et plus

tard Henri se sont installés à Albuquerque et y ont fondé leur famille. Benjamin aurait quitté Albuquerque pour Chicago d'après maman mais je ne sais rien de lui. Quant à Charles, il est probablement mort jeune car il n'y a aucune trace de lui à part sa date de naissance et sa photo dans le portrait de famille dont je parle au paragraphe précédent.

Qu'en est-il des filles de Guttscho et de Caroline? Les femmes n'étant pas recrutées pour l'armée, leurs filles sont restées en France. Je parlerai de ma grand-mère Pauline un peu plus tard; de Fannie, j'ai déjà écrit ce que je sais. De Mathilde, je dirai seulement qu'elle a épousé Henri Weil, bijoutier à Paris et qu'ils ont eu quatre filles, Aline Weil et Dina Weil; Marthe Weil que j'ai souvent visitée à Paris (mari Léon Gross, mort à Auschwitz); Jeanne Weil dont nous connaissons bien la fille Jocelyne Worms à Nancy. Quant à Aline, elle a épousé Jacques Polski et tous deux se sont installés à Marseille où ils avaient une maison et un commerce de chapeaux jusqu'à leur déportation à Auschwitz où Aline est morte le 22 décembre 1943.



Femme et fille de David Weiller, frère de ma grand-mère

C'est à cause d'un petit héritage de ma grand-tante Aline que j'ai retrouvé les descendants des grands-oncles qui étaient partis pour Albu-

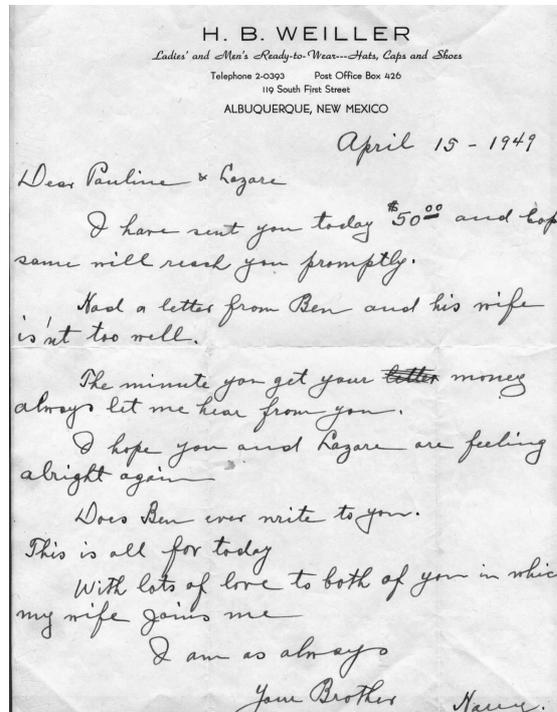
querque et que j'ai participé à la rencontre familiale en août 1999. C'est la petite-fille de Salomon Weiller, Céleste Weiller-Mandell, qui a organisé cet évènement extraordinaire. Entre autres participants il y avait Cathleen Weiller-Stern, née en 1910, une des filles de David Weiller. C'est elle qui nous a donné la photo dont je parle plus haut. C'est elle encore qui a identifié une photo d'une belle dame avec une petite fille, trouvée dans la boîte à chaussures de maman. Elle était la petite fille et la dame était sa mère! David avait sans doute envoyé la photo à sa sœur Pauline à Marmoutier. Cathleen nous a dit que son père lui parlait de la vie des enfants à Pfaffenhoffen et lui disait qu'ils allaient souvent ramasser des myrtilles dans les bois. Lors de notre séjour à Albuquerque nous avons pu voir que la maison de David Weiller existait encore et nous avons appris que les familles Weiller et Mandel avaient prospéré et étaient très impliquées dans la vie sociale, religieuse, culturelle et politique de la ville.



David et Salomon Weiller, frères de ma grand-mère, autour de 1885

Maman n'avait pas de contact avec ses oncles d'Amérique et dans les boîtes à chaussures dans lesquelles elle consignait les choses impor-

tantes, je n'ai trouvé que deux choses. L'une était un portrait de deux très jeunes hommes, sans noms, ni date. C'est très certainement une photo de David et de Salomon. Du point de vue de la petite différence d'âge des deux hommes sur la photo, ce pourrait aussi être Benjamin et Henri mais je penserais que si ces derniers étaient déjà arrivés à Albuquerque, on aurait un portrait des quatre frères et non de deux seulement. L'autre est une lettre envoyée par Henri à sa soeur, la mère de maman en 1949. Henri est devenu Harry et la lettre est écrite en anglais. Henri écrit entre autres choses qu'il a reçu une lettre de Benjamin ce qui suggère que ce dernier n'était plus à Albuquerque en 1949 car les deux frères ne s'écriraient sans doute pas s'ils habitaient la même ville.



Lettre de Henri Weiller à sa sœur Pauline

Venons-en maintenant à mes grands-parents, les parents de maman. Mon grand-père Lazare Weill est né à Marmoutier le 25 novembre 1880 et est mort à Paris le 19 janvier 1968. Ma grand-mère, Pauline Weiller est née à Pfaffenhoffen le 7 avril 1878 et est morte à Paris le 29 juillet 1951. Lazare était boucher de profession, travaillait avec son père, Nathan, puis a repris la boucherie à son compte. Puisque l'Alsace avait été annexée il a dû faire son service militaire dans l'armée allemande en 1902 et a été mobilisé en 1914, au début de la Première Guerre Mondiale. Il

a été blessé peu de temps avant la fin de la guerre, le 3 juillet 1918 et a passé plusieurs mois à l'hôpital.



Mon grand-père dans l'armée allemande, assis à droite?



1909.04.14 – Pauline Weiller et Lazare Weill

Mes grands-parents se sont mariés en avril 1909 alors que Pauline avait 31 ans et Lazare 29. On peut voir sur la photo de mariage prise par leur voisin, monsieur Dietrich, le photographe de Marmoutier, que la petite ville avait encore son nom allemand, soit Maursmünster. Grand-père et grand-mère se connaissaient depuis leur enfance puisqu'ils étaient cousins au premier degré. La mère de Lazare, (Pauline Mandel, dite Babette) et la mère de Pauline (Caroline Mandel) étaient sœurs. Autrement dit, la belle-mère de ma grand-mère était aussi sa tante!



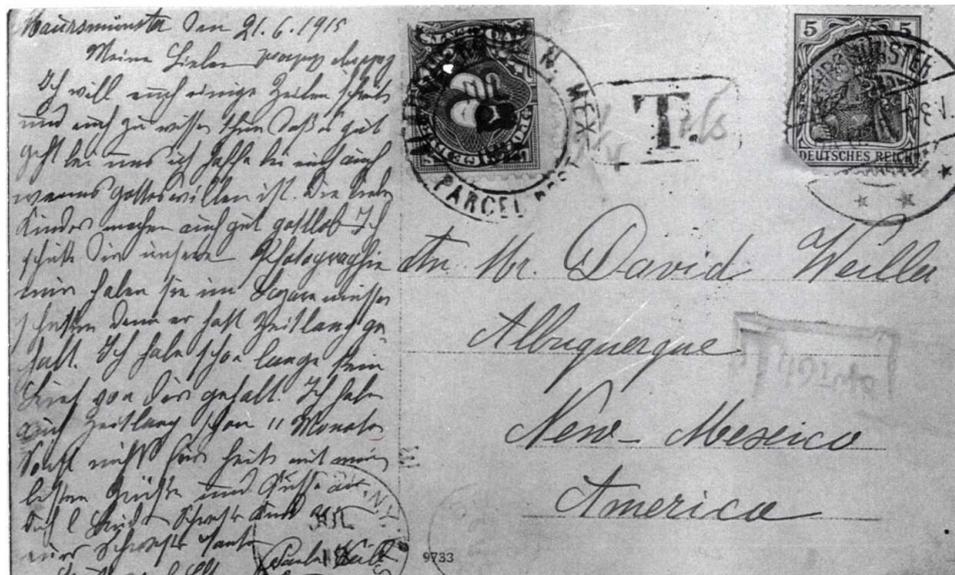
Les vaches en route pour le marché aux bestiaux à Saverne vers 1930.

En route pour le marché

Maman, l'aînée des enfants, est née le 21 mars 1910. L'acte de naissance donne Caroline comme prénom mais je n'ai jamais entendu qui que ce soit l'appeler Caroline et ce nom n'apparaît que sur les actes d'état-civil. Même sa carte d'assurances sociales, son passeport... indiquent Coralie comme prénom. Maman répondait donc au nom Coralie mais papa l'appelait Cora. Caroline aurait prêté à confusion puisque c'était le prénom de sa grand-mère maternelle. Cette coutume de donner les mêmes noms à différents membres de la famille cause bien des casse-tête quand on fait la généalogie.

L'année suivante il y a un petit frère, Gabriel, mais ce dernier meurt de diphtérie avant l'âge de deux ans. Puis René naît en janvier 1914. Je sais que mon oncle René travaillait avec son père pendant sa jeunesse mais je ne sais ni quand il a quitté Marmoutier ni pourquoi. Il a été mobilisé lors de la Deuxième Guerre Mondiale, fait prisonnier et interné dans un camp

à Bamholder, en Allemagne. Il a eu de la chance, en tant que juif, de ne pas être séparé des autres prisonniers de guerre et envoyé à Auschwitz ou ailleurs. De retour en France il s'est installé à Paris, s'est marié avec Paulette Friedlander en 1947 et ils ont eu une fille, ma cousine Evelyne. La vie de mon oncle a été malheureusement trop courte puisqu'il est mort à l'âge de 46 ans.



Carte postale de ma grand-mère à son frère

Lors de notre passage à Albuquerque la fille de David Weiller nous a aussi donné une carte postale avec une photo et une lettre que ma grand-mère Pauline avait envoyé à son frère David. Sur la photo on voit de gauche à droite mon arrière-grand-mère Babette, maman à l'âge de cinq ans, mon arrière-grand-père Nathan puis ma grand-mère Pauline avec René, âgé de dix-sept mois, dans ses bras. Cette photo confirme qu'au début du vingtième siècle en France, ou du moins en Alsace, les garçons portaient encore des robes lorsqu'ils étaient petits.



Maman et son frère René autour de 1915

Un coup d'œil à l'adresse montre combien Albuquerque était encore petite en 1915 puisqu'il suffit du nom du destinataire et de la ville pour que la carte arrive à bon port. L'adresse est écrite très clairement mais il n'en est pas de même pour la lettre et il m'a fallu l'aide d'une voisine, Helga Collett, pour décoder le texte dont je donne ici la traduction.

Maurismünster, le 21 juin 1915

Mes chers tous,

Je veux vous écrire quelques mots afin de vous laisser savoir que tout va bien chez nous et j'espère chez vous aussi, si c'est la volonté de Dieu. Les

chers enfants vont bien, Dieu merci. Je vous envoie notre photographie, [Le reste de cette phrase est peu clair; voici peut-être ce qui est écrit] ce que vous avez dû dire, nous aurions dû faire depuis longtemps. Ça fait longtemps que je n'ai pas reçu de lettre de toi et ça fait un bon moment, déjà 11 mois depuis que, moi, j'ai écrit. Rien d'autre pour aujourd'hui. Avec mes meilleures amitiés à la chère enfant, ma nièce [c.a.d. Cathleen Weiller-Stern, fille de David Weiller] de la part de sa tante.

Pauline (Paula?) Weill

Amitiés de la part des chers parents. [c.a.d. Babette et Nathan] Donnez une réponse rapide.

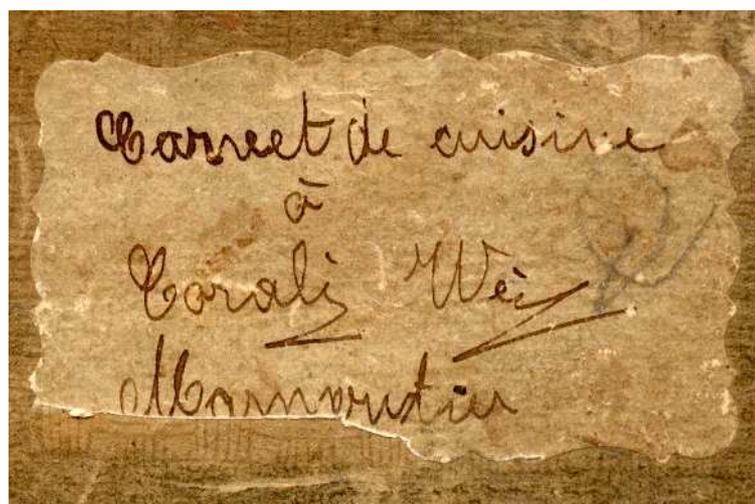
J'aimerais ajouter quelques remarques. Tout d'abord le courrier fonctionnait encore entre l'Alsace et les États-Unis puisque le gouvernement américain n'est pas entré en guerre avec l'Allemagne avant le printemps 1917. La signature est difficile à lire. Est-ce signé Pauline ou Paula comme Helga Collett le croit? Pourquoi Paula et non Pauline? Je n'ai jamais entendu que qui que ce soit appelait grand-mère Paula. Si c'est bien comme cela qu'elle a signé, on peut supposer que c'est parce que Pauline est un prénom français alors que Paula est un prénom à consonance allemande. Il est possible que pendant la guerre elle ne voulait pas mettre un nom français sur une carte lue par la censure. Est-ce pour la même raison qu'il n'y a pas un mot au sujet de la guerre, de son mari parti au front ou des conditions de vie en Alsace en 1915?

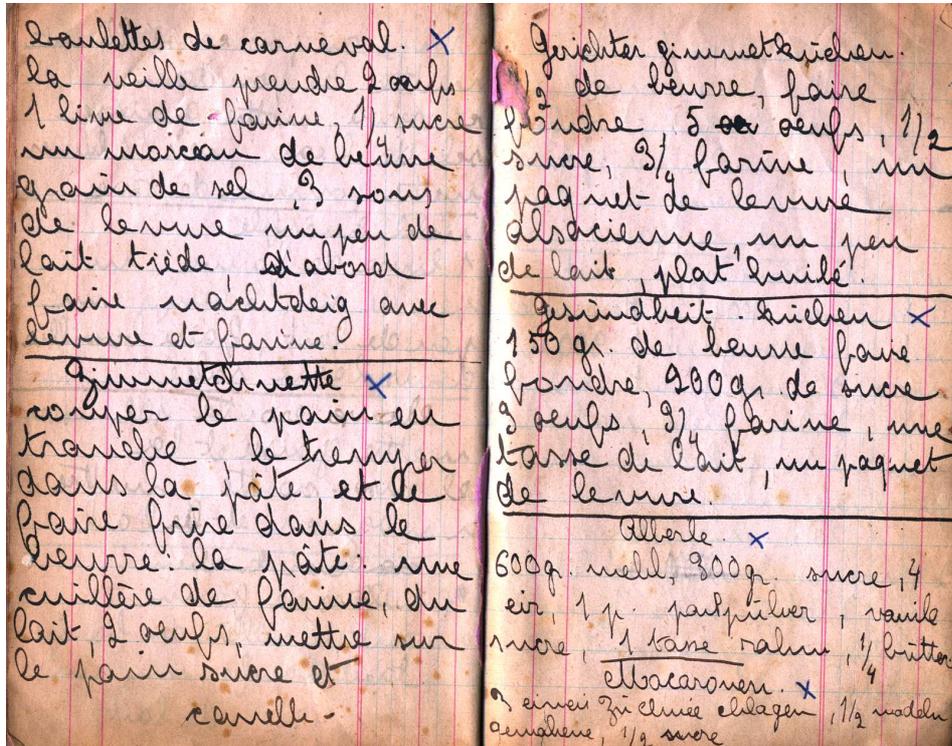
Puisque j'en suis aux remarques je devrais dire que j'ai relativement peu de souvenirs précis au sujet de mes grands-parents maternels ou de ma grand-mère paternelle ce qui est étonnant puisque peu après la fin de la guerre, nous avons passé plusieurs semaines chaque été chez nos grands-parents. Je pense que cela s'explique par le fait que de façon générale à cette époque les adultes jouaient peu avec les enfants. Je ne me souviens pas d'avoir joué ou lu des livres avec mes grands-parents. Je n'ai qu'une impression générale de gens affectueux, qui nous aimaient et étaient contents de nous voir.

Que dire de maman? Elle a grandi à Marmoutier où elle est allée à l'école primaire, je pense jusqu'à l'âge de onze ans après quoi c'était le collège à Saverne et ensuite maman a été pensionnaire à Marlenheim pendant un an, jusqu'à l'été 1925; maman a donc terminé l'école à l'âge de quinze ans. Le pensionnat était tenu par des religieuses et maman y est allée pour apprendre les grâces sociales, les bonnes manières, l'art de la conversation, un peu d'anglais et de piano. Cela correspond donc au *finishing school* moderne, souvent en Suisse! C'est difficile à ima-

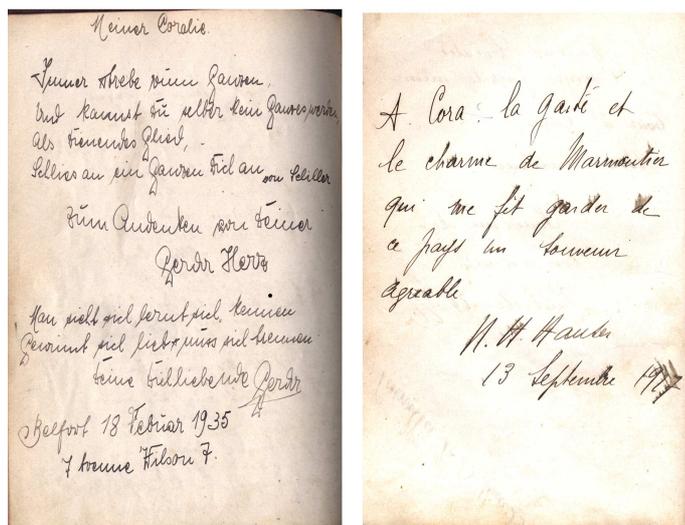
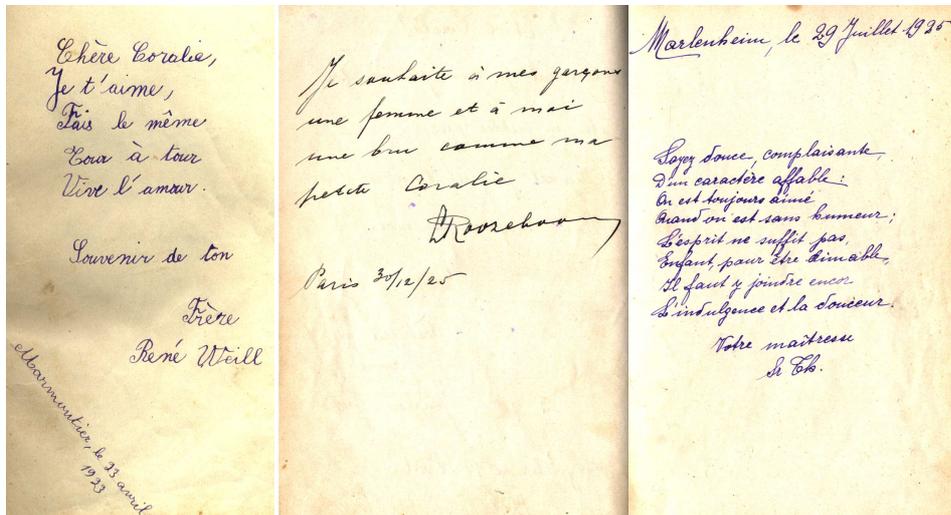
giner. Je ne sais pas si les religieuses réussissaient à faire de «vraies demoiselles» de leurs pensionnaires car maman racontait que les filles jouaient des tours pendables aux religieuses.

C'est probablement au pensionnat que maman a appris à broder et peut-être est-ce pendant cette année que maman a commencé à broder la nappe, les draps et taies d'oreiller qui faisaient partie de son trousseau. C'est sans doute aussi en préparation à son mariage futur que maman a rempli un petit carnet avec des recettes. En le regardant, la première chose qui saute à l'œil est qu'il est bilingue, alsacien et français! Un ingrédient est souvent écrit dans une langue et le suivant dans l'autre et c'est la même chose dans le texte; on peut avoir le début d'une phrase en français alors que la fin est en alsacien ou vice versa. L'autre chose est le manque de précision; parfois pas la moindre indication de quantité pour certains des ingrédients ni comment il faut procéder une fois les ingrédients réunis. Ce cahier ne peut être utile que comme aide-mémoire pour quelqu'un qui avait aidé dans la cuisine, qui avait déjà préparé et mangé les plats en question. Le style de maman dans ce domaine n'était pas différent une quarantaine d'années plus tard alors qu'elle copiait des recettes pour me les envoyer après mon mariage. Elle avait aussi gardé son aptitude au bilinguisme et même au trilinguisme puisque alors l'anglais pouvait se greffer aux deux autres langues! Une troisième chose est remarquable pour un lecteur moderne et c'est que tout se faisait cuire dans la graisse, que ce soit dans la graisse d'oie ou de bœuf. À la décharge de maman je dois dire que sa façon d'écrire les recettes, bilinguisme excepté, est très semblable à celle que j'ai trouvée dans le merveilleux livre *Saisons d'Alsace*.





Maman avait gardé un petit carnet de poésie que je trouve très émouvant. Pourquoi émouvant? Sans doute parce que c'est une fenêtre ouverte sur la jeunesse de maman et sur sa personnalité avant la guerre. Sans doute aussi parce que je reconnais certains des noms, que j'ai bien connu certaines des personnes ou que je connais le destin tragique de quelques autres; il y a par exemple le texte de Paulette, cousine dont maman parlait souvent, qu'elle aimait beaucoup et qui est morte en déportation. Amis, habitants de Marmoutier, cousins, cousines, oncles et tantes ainsi que son frère lui ont donc écrit un poème ou un petit texte en prose. La majorité des textes datent de 1923, 1924 et 1925; ceux de 1924 et de 1925 marquent respectivement la fin de ses études au collège à Saverne et au pensionnat à Marlenheim. Un certain nombre date des années suivantes, jusqu'en 1935. En février 1935 il y a une citation de Schiller ainsi qu'un court texte composé par ma tante Gerda, la sœur de papa. Que j'aimerais donc savoir comment maman et Gerda se sont rencontrées et sont devenues amies, d'autant plus que tante Gerda joue un rôle important, que je relaterai plus tard, dans l'histoire de la famille!



Maman disait souvent qu'elle avait eu une jeunesse dorée. Comme sa famille faisait partie de la petite bourgeoisie, relativement aisée, maman n'avait pas besoin de travailler et en profitait pour visiter souvent ses oncles et ses tantes à Paris et pour aller à l'opéra ou au théâtre. La vie de maman en Alsace était également très agréable. Avant-guerre il y avait des juifs dans toutes les petites villes et villages de la région et une vie sociale très active y était organisée; donc maman visitait des amis, dansait et s'amusaient.



**Maman avec son amie
Avec sa grand-mère et tante Miria (sœur de son père)**



Maman à la plage (7^e de la gauche,)



Maman autour de 1930

Avant de quitter Marmoutier pour parler des ancêtres de papa je veux citer intégralement un texte de monsieur Pierre Katz même si ce texte est seulement au sujet d'un lointain cousin, Georges Mandel, dont le grand-père maternel était un cousin germain de mon arrière-grand-mère Babette. Mes raisons sont multiples. C'est d'abord en hommage à monsieur Katz dont le travail de dépouillement de documents et de recherches généalogiques au sujet des Juifs alsaciens est inestimable. C'est aussi parce que je connaissais Georges Mandel par les livres qui étudient cette période de l'histoire de France sans toutefois savoir que nous avons un lien de parenté. Finalement je veux citer ce texte parce que c'est un rappel que pendant la Deuxième Guerre Mondiale, en France comme en Allemagne, il y a eu les sauveurs et les tueurs.

Un grand Français d'origine maurimonastérienne
Georges Mandel

Il y a cinquante ans, très exactement le 7 juillet 1944, des miliciens français assassinaient en forêt de Rambouillet [près de Paris] un homme politique français Georges Mandel.

Georges Mandel est né en 1885 à Chatou près de Paris. En 1908, il entre

dans le cabinet de Georges Clémenceau dont il devient un des principaux collaborateurs, notamment quand ce dernier est Président du Conseil pendant les deux dernières années de la guerre 1914-1918. Député modéré de 1919 à 1940, il occupa plusieurs postes ministériels; il s'occupa beaucoup des problèmes spécifiques de l'Alsace; c'est lui qui fit aboutir le dossier de la validation des services de guerre sous l'uniforme allemand pour les fonctionnaires alsaciens-lorrains.

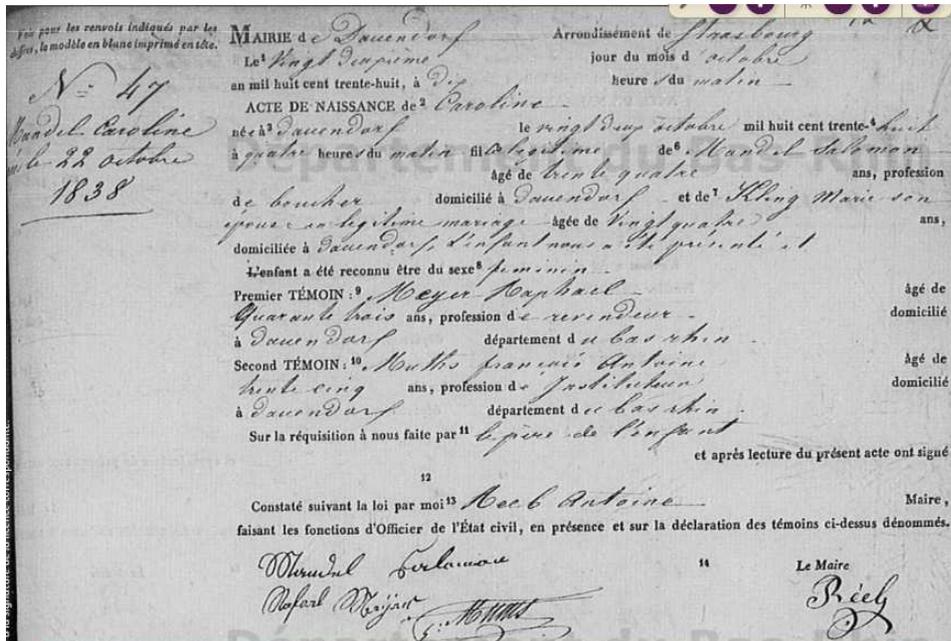
En 1940, il s'oppose avec une grande énergie à la conclusion de l'Armistice. Parti en Afrique du Nord, il tente de constituer un gouvernement décidé à poursuivre la guerre. Arrêté, il est ramené en France et livré aux Allemands qui l'internent jusqu'en 1944. Et des miliciens français achèvent sa destinée.

Son père, Edmond Rotschild tient un magasin de vêtements dans le Sentier [le quartier du tissus en gros] à Paris; il descend de juifs de Sultzbach, près d'Aschaffenburg en Allemagne, immigrés en France vers 1845. Et c'est sur les conseils de Clémenceau qu'il adopte en politique le pseudonyme de Georges Mandel, nom de jeune fille de sa mère, Henriette Mandel.

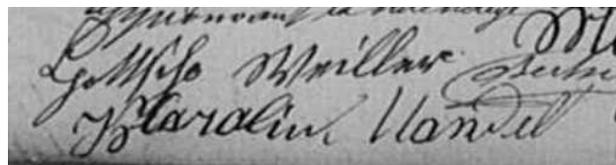
Henriette Mandel est née à Marmoutier le 6 juin 1855; elle est la fille de Joseph Mandel, né le 6 janvier 1813 à Haguenau et de Jeannette Kahn, née à Bouxviller le 27 mars 1819. Joseph Mandel descend d'une ancienne famille juive de Dauendorf et s'est installé à Marmoutier vers 1848 comme marchand de farine (vraisemblablement à la mort de Michel Lévy, marchand de farine et propriétaire de l'actuelle maison du Musée de Marmoutier). Joseph Mandel et son épouse Jeannette Kahn sont morts tous deux à Marmoutier, respectivement le 27 décembre 1862 et le 28 février 1915, et sont enterrés au cimetière juif de Marmoutier où leurs tombes subsistent encore.

Henriette Kahn, la mère de Georges Mandel est apparentée à plusieurs familles juives de Marmoutier. Son père Joseph Mandel est un cousin germain de Pauline Mandel, [mon arrière-grand-mère] épouse de Nathan Weill, boucher de Marmoutier, et mère de Weill Lazare et Henri - de Sisskind's Leyser et Henri - que les plus âgés d'entre nous ont encore connus. Sa mère Jeannette Kahn est la sœur d'Aron Kahn, qui a épousé Pauline Kahn, tante du banquier Albert Kahn.

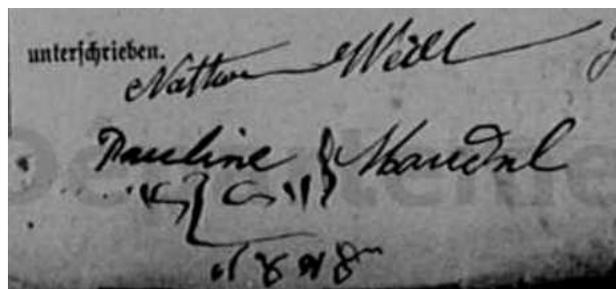
À l'occasion de 50^e anniversaire de son assassinat, il est bon de montrer comment Marmoutier a su, à sa modeste place, apporter sa contribution à l'Histoire de France.



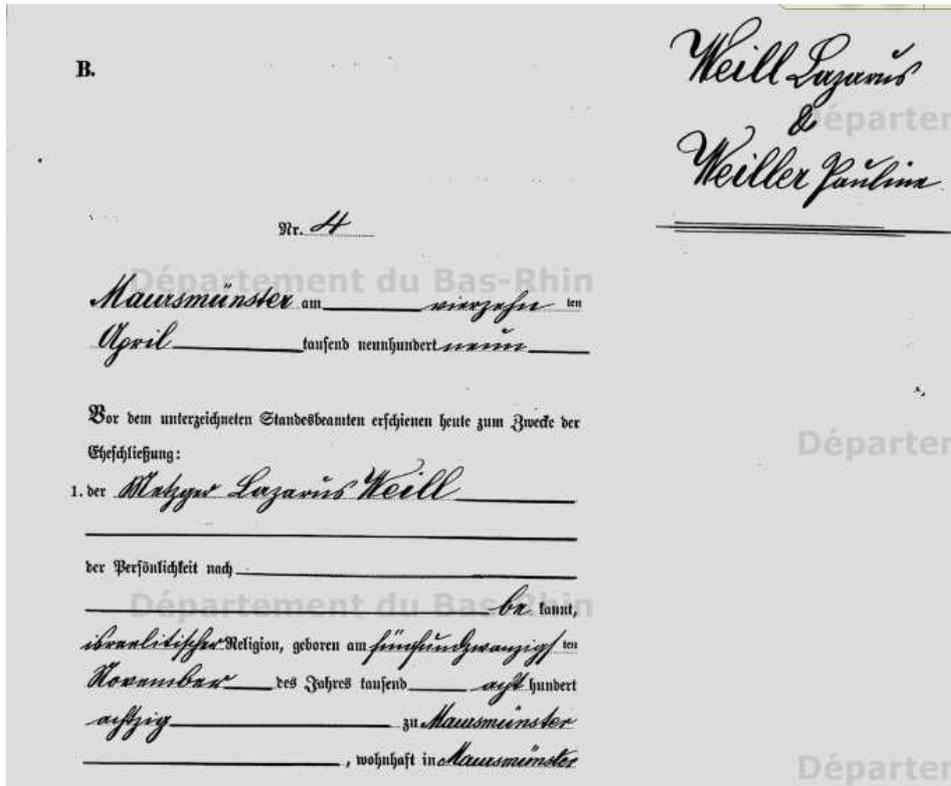
**1838.10.22: Acte de naissance de Caroline Mandel
Signature de Solomon Mandel**



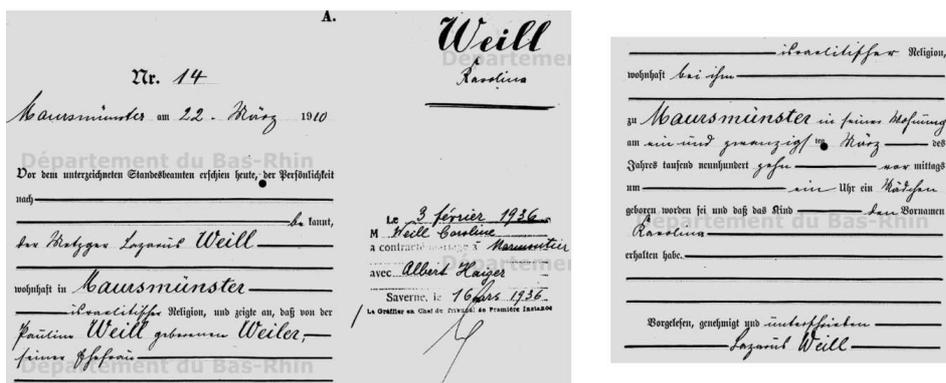
**1861.12.11: Signatures de Caroline Mandel et de
Guttscho Weiller sur leur acte de mariage**



**1872.06.21: Signatures de Pauline (Babette) Mandel et de
Nathan Weill sur leur acte de mariage**



1909.04.14: première partie de l'acte de mariage
de Pauline (Babette) Mandel et de Nathan Weill



Haut et bas de l'acte de naissance de maman

[N.B. La signature en bas de l'acte est celle du fonctionnaire, pas celle de Nathan Weiller;
comparez avec avec le nom du père en haut.]

Histoire de la Communauté juive de Marmoutier

Pierre Katz [extraits]

Connaissant la position plus que réservée de l'Église catholique vis-à-vis de toutes les activités commerciales, on peut penser que les abbés attirèrent des juifs à Marmoutier dès le 9^e ou 10^e siècle, pour prendre en charge ces activités de négoce. On peut d'ailleurs noter que les juifs ont toujours résidé à l'intérieur de l'enceinte fortifiée de la cité (dont des vestiges importants subsistent encore aujourd'hui). Les abbés tenaient certainement à protéger, mais aussi à contrôler les juifs qui faisaient le commerce pour leur compte. La première preuve formelle de la présence juive à Marmoutier date du début du 14^e siècle. Le 4 décembre 1338, la Ville de Strasbourg passe une convention avec 15 juifs y résidant, leur accordant sa protection contre finances; parmi ces 15 juifs figure un Samuel Von MORSMINSTER. A partir de cette date, des témoignages de la présence juive se retrouvent régulièrement. En 1497, Guillaume de Ribeaupierre, un des coseigneurs de la Marche de Marmoutier (qui ont alors dépossédé l'abbaye de presque tous ses biens et pouvoirs) signe un arrêté d'expulsion des juifs; cet arrêté n'a pas dû avoir grand effet, car les chroniques de la Guerre des Paysans mentionnent en 1525 des pillages de l'abbaye et de demeures juives. Après la Guerre de Trente Ans, l'abbaye est en ruines, mais, grâce à l'appui des Rois de France, nouveaux suzerains de l'Alsace, elle connaît un nouvel essor; et parallèlement la communauté juive se développe à nouveau. De moins de 30 personnes en 1650 (sur une population totale de Marmoutier qui n'excède pas 250 personnes), elle dépasse la centaine vers 1700, pour compter 299 personnes au Dénombrement des juifs tolérés en Alsace de décembre 1784. Elle continue à se développer pour atteindre presque 500 personnes au milieu du 19^e siècle.

Marmoutier connaît le sort de toutes les communautés juives rurales; les jeunes générations s'installent progressivement dans les centres urbains, qui offrent un champ d'activités plus vaste à leurs activités commerciales, industrielles ou libérales. En 1910, la communauté compte encore 140 personnes, mais à la déclaration de guerre en 1939, il n'en reste plus qu'une cinquantaine. Marmoutier paye sa contribution à la Shoah (14 personnes ne reviendront pas des camps). En 1945, une quarantaine de juifs reviennent à Marmoutier, mais la plupart sont déjà âgées, et vingt ans après la communauté peut être considérée comme éteinte.

Ainsi, pendant près de dix siècles, une communauté juive importante a cohabité dans la cité de Marmoutier avec une communauté d'artisans-

paysans chrétiens; elle a constitué jusqu'au 19^e siècle 20% de la population. Quelles ont été les relations entre ces deux communautés? À Marmoutier, comme dans tous les villages alsaciens qui ont abrité des communautés juives, il n'y a jamais eu de quartier réservé, de "carrière", de "ghetto". Les demeures juives et chrétiennes étaient imbriquées, leurs habitants vivaient porte à porte, se connaissaient, se fréquentaient, se rendaient de menus services. Les chrétiens connaissaient les spécificités de la vie juive, le calendrier liturgique, et souvent même le rituel. Ainsi mes parents ont habité longtemps une maison, dont la cour abritait une échoppe de cordonnier; et j'entends encore ce cordonnier, qui, dans les années 1930, cloutait à grands coups de marteau les chaussures en chantant à pleine voix le "Le'ha Dodi". Et un des plus éminents pratiquants du yiddich-elsässich (la version locale du yiddich) que j'ai connu, était un brave homme de Marmoutier, de son état bedeau à la Cathédrale de Strasbourg.

Une école juive a fonctionné à Marmoutier dès le 18^e siècle; elle devint en 1822 Ecole publique juive, parallèlement avec l'Ecole publique catholique. Elle fut même dédoublée en 1862 en une école de garçons et une école de filles. Ses instituteurs ont joui d'une grande estime, comme en témoigne le monument funéraire, financé par souscription de tous ses anciens élèves, de Hercule HEIMANN, qui fut l'instituteur juif de 1849 à 1896.

Au 18^e siècle, la synagogue de Marmoutier était située au premier étage d'une maison particulière. En 1822 fut inaugurée la synagogue adaptée à l'importance de la communauté. L'intérieur a été complètement dévasté en 1940, et en 1961, le bâtiment désaffecté a été remis à la Municipalité qui l'utilise comme salle communale. Le *miqweh* (bain rituel) construit en 1822 à côté de la Synagogue a été détruit dès 1925, mais on peut encore voir dans la maison du Musée de Marmoutier le *miqweh* de la communauté du 18^e siècle. Jusqu'à la fin du 18^e siècle, la communauté n'a pas disposé d'un cimetière et ses morts étaient inhumés au cimetière de Saverne. Le cimetière juif actuel a été créé en 1798; situé un peu à l'écart de l'agglomération, en bordure du Tannenwald, il constitue un magnifique lieu de repos, empreint de sérénité et de majesté; Il abrite près de 600 tombes, dont le relevé est actuellement en cours.



La synagogue de Marmoutier



Tombeaux de Pauline (Babette) Mandel et de Nathan Weill

Keynote Address – Family Reunion (1999)

Jane Thompson-Weiller [extraits]

[N.B. Les autres Mandells mentionnés dans le premier paragraphe descendent d'une autre branche de la famille.]

In 1976 our Rabbi asked me to speak at the temple about the 4 families. First of all, I must tell you that when I was 10 years the 4 families numbered 42 strong. We were close and did so many things together. But to get background for my talk I went to reminisce with the oldest member of the family, Julius Mandell. Uncle Julius was 87 at the time and he led me back into memories of a life in a tri-cultured society: Indian, Spanish, and Anglo ... and of the importance of our Jewish traditions to each family member. Most of the families were in the mercantile business in the early days: then in men and women's clothing. Later on, Cousin Paul Dreyfuss and Julian Dreyfuss spoke many Indian dialects and all the family spoke Spanish. The main question I asked Uncle Julius was who was the first of the 4 families to come and why to New Mexico? The answer was Kaufman Mandell, a major in the confederate army, Kaufman had settled in Woodville, Mississippi and after the civil war had come west. His brothers, Felix and Mike soon followed. They formed Mandell Hardware Company. Mike Mandell was the second mayor of Albuquerque. In 1890, after the hardware company failed, Kaufman and Felix went to New York. Mike started a clothing business. His interest in politics lasted, as he was County Treasurer for many years. Mike's Granddaughter and great-grandchildren are here tonight: Rose Marie Gruenburger and children Susie Vernon, David Hyman, Stephen Hyman and their children and grandsons Joe Pollock and Michael Pollock. Kaufman's sister Carolyn married Joseph Benjamin. He became ill and they moved to Socorro, NM. He died in Socorro, leaving Carolyn with 5 children: Celeste, my grandmother; Marie, wife of Julius and mother of Joe Mandell, Maxine Michaels, and Carolyn Eisen; Sol Benjamin, Charles Benjamin (whose sons are here tonight: Stanton and Charles, Jr.); and Harry Benjamin who married Mamie Armijo (the restaurant we ate in last night was aunt Mamie's home). The first of the Weillers to come to NM was Dave Weiller [l'oncle de maman], my grandfather's namesake. He was the manager of the Charles Ifeld Company. My grandfather, Solomon [l'oncle de maman], arrived in 1880, the year of the railroad. He was the only member of our family to have his original store in Old Town. A lamppost on the plaza was dedicated to "Sol Weiller, Merchant". Later he merged with his brother-in-law, Solie Benjamin [under the name] "Weiller and Benjamin". Harry Weiller

[l'oncle de maman], Clare Dreyer's fathers and Nancy Blaugrund and Joan Allen's grandfather came to Albuquerque and worked for the railroad before opening a clothing store on the corner of First and Gold. Ben Weiller [l'oncle de maman], the younger brother, worked for a wholesale grocer for a while then moved to Chicago. My grandfather Weiller went to France for a visit in 1903 and brought back Julius Mandell. Uncle Julius lived with my grandparents on "Honeymoon Row" – Central between 11 and 12 streets. He then moved to Carolyn Benjamin's, who housed all the remaining family to come to this country. Dave Weiller [l'oncle de maman], my great uncle, brought back Julian Dreyfuss from a trip to Europe. Julian was Julie Judd, Mel Dreyfuss and Stanley Dreyfuss's father, and grandfather to Joann Meth. In 1908, my grandparents and father went to France and returned with Paul Dreyfuss. Jewish tradition was so important, as was family. My grandfather, Sol Weiller [l'oncle de maman], was one of the founders of Congregation Albert. In 1899 the congregation was founded. 1905 saw him president of the congregation. In 1924, Mike Mandell was president. 1947-48, Julian Dreyfuss was president, and 1949-50, my father, David Weiller as president. We were a close family and enjoyed each other's company. 18 to 25 went on picnics in the Sandia or Jemez Mountains during the hot summers. Some of the men left at 5AM to get a large campground and all the rest were on their way by 7. These picnics were fun because there were always lots of playmates for the kids, pinocle for the men and a bridge game for the ladies. My grandfather knew some of the Spanish families in the mountains and they would bring up horses for us to ride. I think the big family and the closeness of the family kept us all together ... united and strong. A big family ... yes s 42 strong, dwindling through the years. But, very thankful to the older ones for passing on our history. In closing I want to thank Uncle Julius for giving me a start on the family history and end with the oldest members of our family here taking a bow. They too remember the good old days: Joe Mandell, and a lovely lady, Cathleen Weiller Stern.

The Mandells Gathering unites family of Albuquerque's second mayor

By Jan Jonas

jonas@abqtrib.com / 823-3627

Long before New Mexico was a state and not long before the turn of the last century, Albuquerque boasted of its second mayor, Mike Mandell. That was 1891.

This weekend more than 100 of his descendants gathered for a reunion in Albuquerque. Many of them hadn't met before or even heard of each other, but Saturday night at the Albuquerque Country Club they hooted, they laughed, they whispered and they shared stories of Mandell, his wife, Marie, and other family members.

Mike and Marie Mandell both died in 1950, but their legacy was still tangible in the town where cameras were almost as plentiful as Mike Mandells, all of whom were named after Mike the mayor.

Each person with a connection to a Mandell, a Weiller, a Dreyfuss or a Benjamin family member could walk to the 18-page family tree spread over two walls and point to exactly how they connect to one another.

Those four families are related by marriage through several connections. Some of that is because Jews in the 1800s and early 1900s married only within their faith. That meant sometimes cousins married, especially if there were few Jews where they lived.

It's too complicated sometimes for even the older folks to grasp, even when they're in the midst of dozens of relatives.

Claire Weiller Dreyer of Albuquerque relaxed in a chair and stared around the room quipping about people she never knew existed, much less were related to her.

Her excitement was contagious. "I think it's unbelievable," she said of the gathering, "but I haven't missed a trick." Her eyes were glued to the commotion around her all night.

Saturday night Dreyer said, "I never saw so many Mandells before. I tell you I'm fascinated."

Bud Mandell of Dallas compiled the family tree to help Dreyer and her many cousins keep it all straight.

The tree begins with a man named Solomon, who lived in the Alsace-Lorraine region of France, said Jane Thompson of Albuquerque. Solomon was his only name, because in those days, Jews were only known by one name. They didn't have surnames.

The family tree's pages follow Solomon's lineage through eight generations.

On easels set up near the family tree, old photographs were posted beneath the caption, "Please help us identify pictures."

Joe Pollock scooted past a small group chattering about times past and pointed at a photo. He lives in Los Angeles and came for the weekend reunion.

"Oh, my God, there's my grandmother," he shouted, stabbing the air above the shortest member of the group.

The photo was Marie Mandell, "Auntie

second mayor

Mike" to many family members who still remember her.

Other family members will tell you Pollock holds a lot of family history in his head. He spent hours sharing what he knows and writing it down for his offspring.

In the early 1900s, Mike Mandell and his business partner, Paul Weiller, owned a dry goods store at the corner of Central Avenue and Third Street for many years. It was named Mandell-Weiller.

Another branch of the family also owned Dreyfuss-Benjamin, another dry goods store. Celeste Mandell of Florence, Ariz., and

Nancy Blaugrund of Albuquerque, came up with the idea to get all the cousins together.

Celeste Mandell used the Internet to access as much information and find as many people as she could. It saved a lot of time and compounded her list many times over.

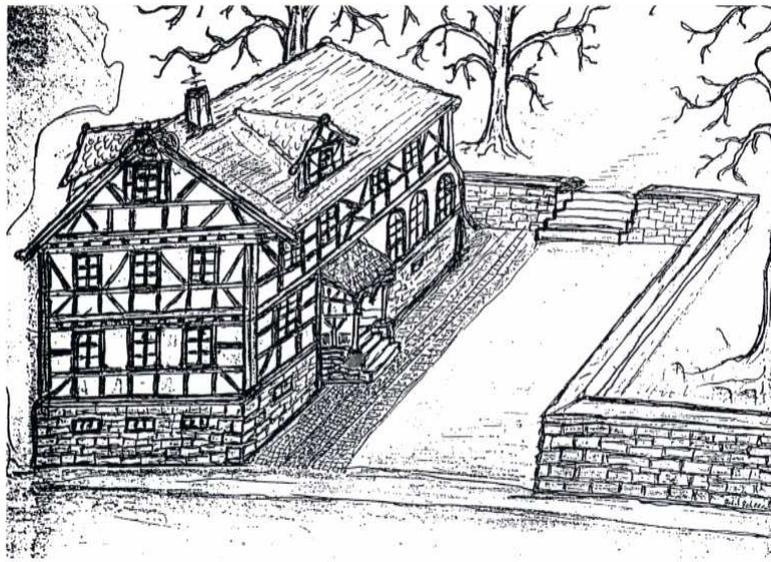
Mandell said she is amazed at how many people she was able to find and almost equally amazed at how many came to the reunion.

This weekend, everyone whose path crossed that of the newly reunited, was a family member, whether you could trace your roots back alongside theirs or not.



Ancêtres paternels

Passons maintenant à mes ancêtres paternels. Les plus anciens documents auxquels j'ai accès remontent à mon arrière-arrière-grand-père, Manes Katzenstein (parfois écrit Manus). Manes est le père de Abraham Katzenstein qui, lui, est le père de Franziska, ma grand-mère paternelle. Manes et sa femme, Resede (appelé Roeschen), étaient établis à Frankenau, tout près de Frankenberg. Du temps de mes ancêtres, Frankenau avait onze cents habitants, dont quarante étaient juifs. Même s'il n'y avait que quelques familles juives, il y avait une école juive ainsi qu'une synagogue. Heinz Brandt (*Die Judengemeinde Frankenau, Frankenger Hefte*, Nr. 1, 1992, pages 35–37) écrit que la synagogue avait été construite après 1865, date d'un grand incendie qui aurait détruit tout Frankenau. Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'incendie se soit ainsi propagé puisque les maisons étaient couvertes de chaume. La synagogue n'existe plus mais le cimetière juif de Frankenau est bien entretenu par la municipalité et on peut y voir les tombes ancestrales.



Synagogue de Frankenau

Heinz Brandt (pages 26 et 71) reproduit une lettre écrite en 1827 par Manes Katzenstein au sujet de ses impôts. Il semble que dans le passé, tout comme maintenant, les gens se plaignaient de ce qu'ils payaient trop d'impôts! Manes envoie donc une pétition à la commission des impôts à Marbourg se plaignant de ce que le chef du district et les évaluateurs à Frankenberg avaient surestimé les impôts qu'il devait payer.

Il écrit que c'est de façon haineuse, odieuse, que ses impôts ont été établis à un taux si élevé! La deuxième partie de la lettre ferait pleurer une pierre! Il écrit qu'il n'a même pas de magasin, ce qui suggère qu'il vendait porte à porte. Il continue en expliquant qu'il est faible et en mauvaise santé, littéralement: « même pas une heure en bonne santé ». Quant à sa femme, ses articulations sont en si mauvais état et sa santé est telle qu'elle ne peut pas même quitter la maison. Il continue en disant qu'il a six enfants à nourrir, qu'il vend très peu, à peu de profit, et que, de plus, il doit acheter la plupart de sa marchandise à crédit!

Les impôts trop élevés ne sont qu'un des problèmes de ce pauvre Manes. En 1843, il a été dénoncé pour avoir utilisé un poids d'une livre qui pesait environ douze grammes de moins qu'une livre (Heinz Brandt, pages 34, 35 et 71). Manes explique qu'il ajoute toujours un peu de marchandise après que la balance indique une livre, ce qui en pratique règle le problème. Le tribunal de Marbourg lui inflige une amende de vingt *taler* et veut fermer son épicerie. Cela suggère qu'entre 1827 et 1843 il a pu ouvrir un magasin. Même s'il estime que l'amende est trop élevée, Manes dit qu'il va la payer mais plaide pour que son petit commerce ne soit pas fermé puisqu'il n'a pas d'autre moyen de subvenir aux besoins des siens et que sa fermeture transformerait toute la famille en mendiants. L'attestation du médecin de Frankenberg, la ville voisine, confirme cela et confirme aussi que la santé de Manes et de sa femme est mauvaise. Malheureusement pour lui, la police veut faire un exemple et dit ne guère vouloir donner de poids à leurs problèmes de santé. La pétition de Manes note les témoignages de quatre-vingt-quatre habitants en plus de ceux du ministre protestant, du chantre, du directeur du marché et du garde forestier qui tous confirment sa bonne réputation et le fait qu'il donnait entière satisfaction. Heinz Brandt écrit qu'à cette époque il y a beaucoup d'exemples de ce type de dénonciation par des rivaux commerciaux, aussi bien chrétiens que juifs.

La plus ancienne photo en ma possession représente la famille de la mère de mon père. On y voit les parents, Amalie Marx, appelée Malchen, (1830-1910) et Abraham Katzenstein (1822-1883) ainsi que huit de leurs treize enfants, dont trois sont morts en bas âge. Donc une famille de taille respectable! Cette photo est importante à double titre, puisqu'elle montre non seulement mes ancêtres mais aussi ceux de votre père, Roger, qui est mon petit-cousin. La photo n'est pas datée et le travail d'identification des enfants n'était pas simple. Un examen attentif des dates de naissance et de décès des enfants ainsi que leur sexe indique que la photo date de l'été ou de l'automne 1874. À cette date mes arrière-grands-

parents Malchen et Abraham avaient déjà déménagé à Frankenberg, une ville assez grande pour avoir un photographe, ce qui n'est pas le cas pour Frankenau où ils vivaient avant. Plus important, ma grand-mère Franziska, née en juillet 1873 aurait eu environ un an à cette date, ce qui cadre avec l'âge apparent de l'enfant sur les genoux de sa mère ainsi qu'avec l'âge et le sexe des autres enfants sur la photo. Le fils et la fille aînés, Manus, (Moritz) 17 ans et Sara, 21 ans ne sont pas sur la photo. À cet âge, les jeunes étaient souvent apprentis et travaillaient ailleurs donc leur absence de la photo ne pose pas de problème. Par contre c'est dommage que Sara, l'arrière grand-mère de Roger, ne soit pas sur cette photo.



Famille Marx-Katzenstein, 1874

En mai 1851 Malchen, née à Grūsen, épouse Abraham, né à Frankenau. Le domicile familial était établi à Allendorf, un village maintenant incorporé à Frankenau. Abraham y avait une épicerie et vendait alcool, épices, café, thé, sucre, sel Il est possible qu'Abraham ait hérité du commerce de son père Manes. Quoi qu'il en soit, les problèmes de Manes ont dû se régler puisque la famille ne semble plus avoir de problèmes financiers mais Abraham, apparemment de caractère très dif-

ficile, avait des rapports de plus en plus tendus avec les juifs de Frankenu ainsi qu'avec les autres habitants. Par ailleurs, il est entré en conflit avec le maître d'école. Ce dernier, en plus d'être enseignant, faisait office de lecteur à l'église; sans doute lisait-il les passages de la Bible pendant la messe. En tant que lecteur, il s'attendait apparemment à un cadeau de tous les habitants de Frankenu au moment de Noël. Le maître d'école voulait donc qu'Abraham lui donne une miche de pain, peut-être un pain d'épice, ce que ce dernier refusait de faire car il estimait qu'en tant que juif, il n'avait pas cette obligation. À cause de tous ces problèmes, il ne voyait pas de futur pour lui et pour sa famille à Frankenu et a donc décidé de tout vendre, commerce, maison et terrain et de s'installer tout près, à Frankenberg, où il ouvre son nouveau magasin en 1874. Il y fait la vente d'alcool, en gros et au détail. Il a aussi, à côté, ce qu'il appelle un *colonialwaaren Handlung*, soit magasin de marchandises des colonies, où j'imagine qu'il vendait des épices, du café, du thé Je n'ai trouvé aucune indication de rapports difficiles avec la communauté juive ou non-juive, à Frankenberg.



Maison Marx-Katzenstein, Frankenberg

Abraham meurt en juin 1883 à l'âge de 61 ans mais sa veuve Malchen continue à gérer le magasin jusqu'en 1894. À son tour, elle meurt en février 1910. Leur maison et leur magasin étaient toujours là et en très bon état lors de notre visite à Frankenberg en 2010. C'est dans cette maison que ma grand-mère Franziska a vécu pendant toute son enfance, sans doute jusqu'à son mariage. Sara, elle, avait déjà 21 ans

lorsque ses parents ont déménagé à Frankenberg et n'y a donc vécu que trois ans, jusqu'à son mariage en 1877. Roger et moi, nous nous sommes promenés à Frankenberg et dans tous les villages de la région dans lesquels nos ancêtres avaient vécu, étaient nés et étaient morts. Si l'on excepte les voitures, l'aspect physique de ces villages a très peu changé et il est facile d'imaginer ce qu'était la vie de ma grand-mère et de mes autres ancêtres, de les voir marcher à la synagogue, au cimetière ou au magasin. Quelle impression étrange et émouvante!



Tombe d'Abraham



École juive de Frankenberg, autour de 1902



Malchen et famille, avant 1910

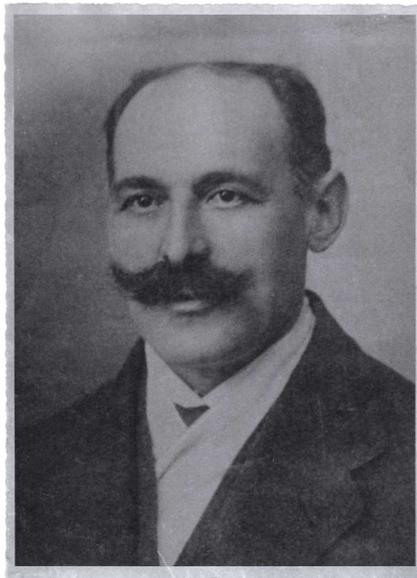


Tombe de Malchen

La photo de famille, prise par le photographe Bruno Zimmermann de Frankenberg, et récemment envoyée par Horst Hecker, l'archiviste à Frankenberg, date au plus tard de 1909 puisqu'on y voit Malchen Marx (Katzenstein), mon arrière-grand-mère, et que cette dernière est morte en février 1910. Elle est assise au milieu. Debout, à gauche sur la photo, on voit Moritz Katzenstein et sa femme, Thérèse, assise et un peu cachée par le bébé. Le couple a eu huit enfants, quatre fils et quatre filles.

L'homme, debout à droite, est Jacob Katzenstein avec la sienne, Rosalie Weitzenkorn, assise à côté des enfants. Ils n'ont eu qu'un enfant, un fils, mort du typhus juste avant la fin de la guerre en 1918, alors qu'il était soldat en Ukraine. Je ne peux identifier, ni le troisième couple, ni les enfants, mais puisque c'est une photo de famille, ils sont évidemment des enfants et petits-enfants Katzenstein, donc frères, sœurs, belles-sœurs, neveux et nièces de ma grand-mère Franziska. L'archiviste a publié en 2011 un livre intitulé *Jüdisches Leben in Frankenberg*, dans lequel on trouve des photos et des renseignements que nous lui avons envoyés ainsi que d'autres choses sur notre famille qu'il a découvertes dans les archives de Frankenberg, de Wiesbaden et dans les journaux (pages 328-337). C'est là que j'ai lu que deux des enfants de Sara, de Rosa et aussi de Johanna Katzenstein sont morts dans des camps de concentration.

Les prochaines photos montrent mon grand-père paternel, Hermann Herz, la première alors qu'il était encore relativement jeune; la deuxième date des années trente. Je n'ai aucune photo de jeunesse de ma grand-mère paternelle, Franziska Katzenstein. Je ne peux pas dater cette photo-ci de façon précise mais elle date d'après guerre car Franziska y est telle que je l'ai connue. Il est possible que cette photographie, prise par un photographe professionnel et envoyée par tante Gerda à son frère et à ses sœurs, ait été prise en l'honneur des quatre-vingts ans de grand-mère, soit en 1953.



Hermann Herz, autour de 1915



Hermann Herz, autour de 1935



Franziska Katzenstein, autour de 1953

Comme je l'ai écrit plus haut, ma grand-mère Franziska était la fille de Malchen Marx et d'Abraham Katzenstein. Elle est née à Allendorf, tout près de Frankenu le 20 juillet 1873 mais a grandi dans la maison de Frankenberg dont vous avez vu la photo puisque ses parents y avaient déménagé peu après sa naissance. Mon grand-père, Hermann Herz, né le 22 mars 1869 à Altenkirchen, était le fils du marchand Jakob Herz et de Regine Fröhlich. Hermann et Franziska se sont mariés le 22 octobre 1900 et il est intéressant de noter que leur acte de mariage, tout comme le certificat de naissance de mon père, Albert Herz, indiquent qu'ils sont de religion juive, ce qui n'est pas le cas en France pour les actes d'état civil.

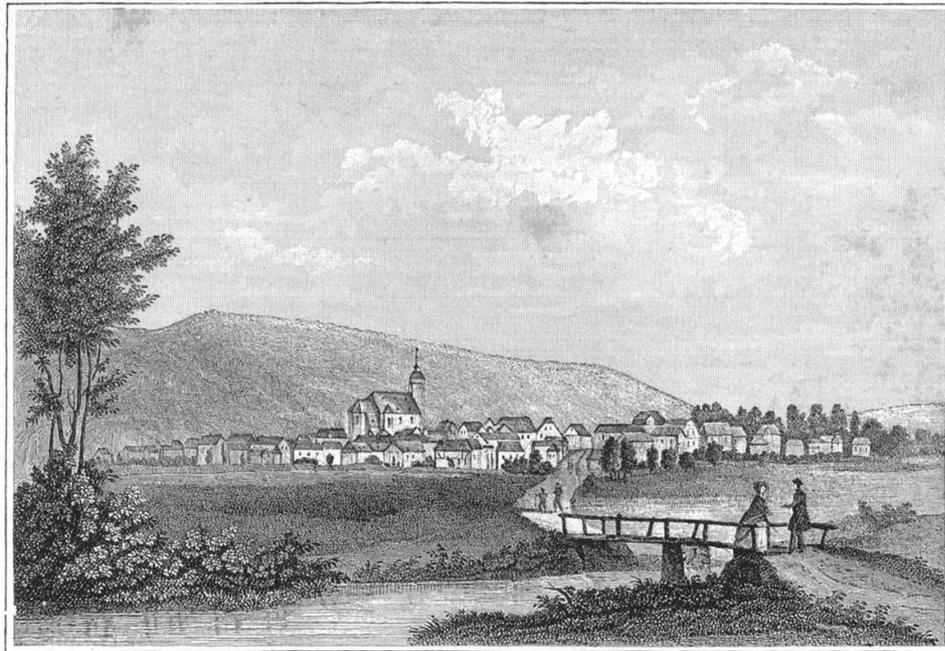
La carte qui suit a été écrite en 1906, au moment de *Rosh Hashanah* par ma grand-mère Franziska à sa nièce, Rosa Sommer, pour lui souhaiter la bonne année. Rosa était la fille de Sara Katzenstein, l'arrière-grand-mère de Roger. Au bas de la carte mon grand-père a ajouté ses bons vœux pour la fête. Ceci donne donc un exemple de l'écriture de mes

deux grands-parents. Parlant d'écriture, comme elle est difficile à lire, nous avons demandé à quelqu'un de nous donner une translittération du texte mais comme cette personne n'était pas juive, elle ne connaissait pas le mot *Jondef*, fête juive; elle a donc un point d'interrogation. Petite parenthèse: si on regarde le tampon de la poste, on voit que la carte a été postée le 19 septembre 1906 à Haiger et est arrivée à Frankenberg le 20 septembre. On dirait que la poste était plus efficace en 1906 qu'en 2013!

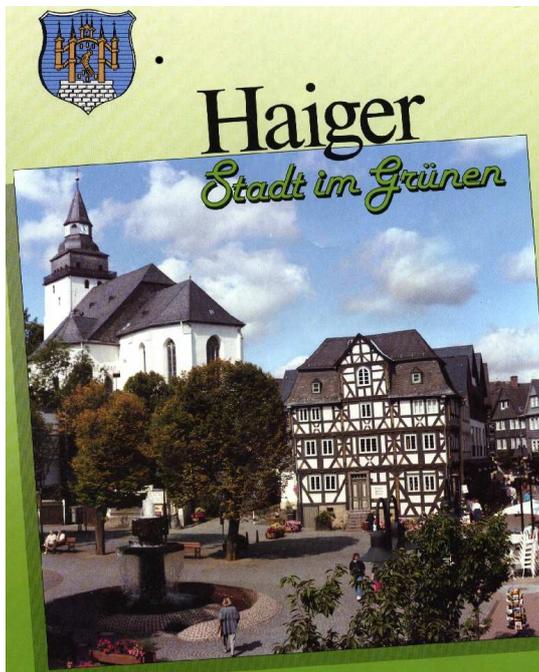
En plus de cette carte j'ai aussi une copie d'une lettre du 14 novembre 1908; elle est également écrite par ma grand-mère à sa nièce Rosa, l'ancêtre de tous nos cousins de Brooklyn et nous a été donnée par sa fille, Meta Miller. La lettre donne des nouvelles de ses enfants qui avaient été bien malades, d'abord Rosi; ensuite Gerda avait eu la diphtérie, une maladie grave à cette époque mais dont elle avait «*Gottlob*» (grâce à Dieu), guéri. Elle continue en racontant qu'une nouvelle famille juive venait d'emménager à Haiger, la famille Löwenstein. (Ils seront malheureusement tués par les Nazis.) Ensuite elle se plaint du manque de nouvelles de Julchen, la sœur de Rosa et la grand-mère de Roger. Comme elle dit, Julchen semble ne pas être amie de l'encre et du stylo! Elle parle ensuite du travail de mon grand-père qui, comme on pouvait se douter, travaille avec son frère, l'oncle de papa. Tous deux étaient partis acheter des animaux. Franziska recommande à sa nièce de prendre bien soin d'elle et lui transmet le bonjour de sa belle-sœur Hilde Herz, et pour terminer souhaite que Rosa puisse voir Else qui, à vingt et un mois, est devenue, «*unberufen*» (touche du bois), une vraie petite fille!

Les parents de mon père vivaient dans la petite ville de Haiger depuis 1900, selon les documents établis par ma grand-mère alors qu'elle a quitté l'Allemagne. Haiger a été habitée de façon continue depuis le huitième siècle. En 1939 il y avait 2.722 habitants et, en 1992, il y en avait 20.543. Haiger est située dans une belle région, très boisée, et l'on y voit encore beaucoup de maisons à colombage, comme celle qui loge le musée de la ville, place du marché. Une des salles du musée traite de la vie juive.

Sur les six familles juives qui y vivaient au début des années trente, cinq étaient marchands de bestiaux et une des familles tenait un magasin. Mon grand-père Hermann et son frère Abraham Herz étaient tous deux marchands de bestiaux.



Haiger en 1862



Haiger maintenant: Place du marché et musée

Selon Paul Arnsberg, dans *Die jüdischen Gemeinden in Hessen*, Frankfurt, 1971, il n'y avait qu'un seul juif à Haiger en 1843, 4 en 1871, 18 en 1925 et 25 en 1936. Avant que les juifs ne commencent à quitter Haiger, il y en avait 35 selon la liste des familles et de leurs enfants, que l'on trouve dans l'article en deux parties de Erich Georg, écrit pour le journal local en 1981 (*Heimattblätter, Beilage zur Dill-Zeitung*, pages 5–6). Il y avait une *mikvah* c'est-à-dire un bain rituel dans la maison de Hermann Hirsch mais comme la *mikvah* a ultérieurement été bétonnée, on peut seulement en distinguer l'emplacement. En 1910 les juifs de Haiger ont loué le rez-de-chaussé d'une maison pour en faire leur synagogue. Bien peu de membres, mais deux rouleaux de la Torah! Mon grand-père Hermann fut président de la synagogue de 1924 à 1930, puis de nouveau de 1930 à 1936 quand il s'est démis de cette fonction pour des raisons de santé. Il meurt assez peu de temps plus tard, en janvier 1938, après un séjour à l'hôpital. Tous ses enfants avaient déjà fui l'Allemagne et seule, maman, en tant que Française a pu se rendre sans danger à Haiger pour assister à l'enterrement avec sa belle-mère Franziska.



Hermann Herz au marché



Synagogue de Haiger



1937.08.05 – les derniers juifs de Haiger

?, Kurt Herz, Ruth Herz, Hermann Herz, Gitta Strauss, Irma Strauss, ?, ?
Franziska Katzenstein(Herz), Hilda Herz
“la petite Inge”, Abraham Herz, ?, Hermann Strauss, ?



Am Olev mit
Am H. Herz
5 Aug. 1937

1937.08.05 – Hermann Herz et “la petite Inge”



Tombe de Hermann Herz, Haiger

La plupart des juifs de Haiger avaient quitté la ville avant la *Nuit de Cristal*, en novembre 1938 et, par conséquent, la synagogue ne fonctionnait plus à cette date. La maison dans laquelle se trouvait la synagogue n'a donc pas été détruite. Par contre, tous les objets rituels, qui avaient été amenés à Gießen, ont été détruits ce jour-là.

Les juifs de Haiger n'étaient certes pas riches et certains étaient même très pauvres, comme par exemple les familles des frères Hirsch. La famille de papa, sans être riche, pouvait se permettre certains plaisirs. Je sais que papa avait acheté une moto et qu'il avait même eu sa propre voiture.



Papa dans sa voiture vers 1930

Jusqu'à l'époque nazie les relations entre la population chrétienne et les juifs de Haiger semblent avoir été bonnes. En tout cas les juifs étaient tout à fait intégrés à la vie communautaire de cette petite ville de moins de 3000 habitants, dont ils se sentaient citoyens à part entière. Les hommes s'étaient battus pendant la Première Guerre Mondiale, faisaient partie des pompiers bénévoles Les femmes étaient membres des associations patriotiques locales et les enfants juifs étaient membres du club de gymnastique.

Tout a changé avec la montée du nazisme, et au fur et à mesure de la proclamation des nouvelles lois contre les juifs. D'année en année les conditions de vie se sont détériorés comme partout ailleurs en Allemagne. Les difficultés et les dangers se multipliaient, le commerce n'était plus possible pour les juifs et leur gagne-pain disparaissait: par exemple le métier de *Schochet*, (abatteur rituel des animaux) n'était plus permis et les frères Hirsch ont fait de la prison pour avoir continué à pratiquer leur métier. Une fois sortis de prison, ils n'avaient plus de façon de subvenir aux besoins de leur famille. Un voisin de la famille de papa m'a dit que quand il faisait nuit, il laissait de la nourriture sur le bord de la fenêtre des juifs ne pouvant plus se nourrir et il m'a dit que d'autres faisaient de même. Certains des juifs de Haiger sont morts à Auschwitz et dans d'autres camps de concentration mais, heureusement, beaucoup

ont réussi à fuir l'Allemagne. L'oncle et la tante de papa, Abraham et Hilda Herz, ont été les derniers à quitter l'Allemagne en 1941. Ma tante Gerda semble avoir été la deuxième juive à quitter Haiger fin 1934 ou début 1935 et papa l'a suivie le 7 septembre 1935. Selon l'article de Erich Georg, cité plus haut, des amis auraient dit à Gerda qu'elle devrait fuir mais je n'ai aucun détail car papa ne m'en a jamais parlé. Je raconterai les détails que je connais au sujet de la fuite de papa plus tard.

Un travail d'étudiants datant de 1996 donne un éclairage intéressant. Les résultats sont publiés par Gesellschaft für Christlich-Jüdische Zusammenarbeit Dillenburg e.V., *Das Schicksal der Haigerer Juden* (Le Destin des juifs de Haiger). L'enseignante, Martina Stettner, entreprend avec ses étudiants un travail de recherche sur le destin des juifs de Haiger. En plus des sources consultées, les étudiants ont essayé de parler aux habitants de Haiger. Ils notent que beaucoup ne voulaient pas parler de cette époque et voulaient tout oublier. Beaucoup, 75% des personnes approchées, ont refusé de répondre aux questions. Par ailleurs, 90% des participants disaient savoir que des familles juives avaient quitté l'Allemagne pour se réfugier aux états-Unis mais, d'après leurs réponses, pas un seul ne savait que d'autres avaient péri dans des camps de concentration. Cette ignorance proclamée n'est guère croyable car la presse locale et régionale a donné une large couverture à la proposition de donner à une rue le nom *Isaac Lowenstein Straße* et donc le destin de cette famille, sinon celui des autres, devait être connu. Tous les participants ont affirmé avoir eu de bonnes relations avec les juifs de Haiger, en avoir connu certains et savoir qu'il y avait une synagogue. Les étudiants pensent que les citoyens de Haiger veulent oublier cette période et essaient d'embellir l'histoire de leur ville dans leurs souvenirs.

Le refus de nommer une rue *Isaac Löwenstein Straße* en souvenir de la déportation et de la mort de cette famille de Haiger et le manque de plaque commémorative appuient sans doute la thèse du désir d'oubli de la période nazie. Les difficultés faites aux juifs tôt dans les années trente et même avant, en tout cas avant les lois de Nuremberg, donc décidées au niveau local, appuient certainement la thèse de la tentative d'embellir l'histoire de Haiger à cette époque. Un seul exemple suffit. On trouve dans les petites annonces du journal local, *Dill-Zeitung* du 15 juillet 1924, l'annonce que le jeudi suivant le tout premier marché sans juifs aurait lieu à Haiger. En allemand on lit: « *Am Donnerstag, den 17. findet der erste judenfreie (libre de juifs) Markt in Haiger Stadt.* » Dès 1924 les juifs étaient donc bannis du marché local, avec toutes les im-

plications que cette décision pouvait avoir sur leur survie économique. Si l'on se souvient que 5 des 6 familles juives étaient marchands de bestiaux et que c'est surtout au marché qu'ils achetaient et vendaient les bêtes, on comprend combien cet édit leur était dommageable.

Je voudrais maintenant en venir à papa et à ce que je sais par lui. Ses parents ont eu quatre enfants. D'abord il y a eu Rosi, en 1901, soit un an après leur mariage. L'année suivante, le 7 septembre 1902, voit la naissance de papa, Albert Herz. Sa sœur Gerda naît en 1903 puis il faut attendre quatre ans et 1907 pour la benjamine Else. Seules trois photos de jeunesse ont survécu à la guerre, une avec parents et enfants, une deuxième prise le même jour avec papa et ses sœurs et une troisième montrant Rosi et Gerda à Pourim.



**Franziska
Albert, Hermann, Gerda, Rosi
Else**



Else, Albert, Rosi, Gerda



Rosi et Gerda à Pourim

Comme papa n'était pas grand parleur, il a raconté peu de choses au sujet de sa vie à Haiger. Je sais que papa était bon danseur et aimait danser. Maman disait aussi qu'il était très galant, au bon sens du terme, qu'il était très attentionné. Je sais aussi qu'il avait du plaisir à conduire sa moto et sa voiture. Papa n'aimait pas les disputes et quand il y avait des petits problèmes à la maison, il partait tout simplement. Papa racontait que, parfois, il en avait assez de ce que l'on mangeait chez ses parents et qu'il allait alors avec des amis, probablement pas juifs, au café du coin

manger des saucisses, non cachères, avec pommes de terre et salade. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'avait frappée quand j'étais petite.



Portrait de papa à 21 ans



Papa au café de Haiger avec ses amis



Mes grands-parents avec leur benjamine, Else

Papa n'est pas resté à l'école très longtemps, sans doute jusqu'à l'âge de 14 ans, puisqu'il a seulement fait le primaire. Il était fort en mathématiques et extrêmement rapide en calcul mental. C'était lui qui nous aidait, ma sœur et moi, à faire nos devoirs de mathématiques. Il était intelligent, très au courant de ce qui se passait dans le monde et s'intéressait à tout. Il était capable de réflexion et de faire la synthèse des choses. De plus, il était bon juge de caractère et pouvait voir la vraie personne derrière les apparences. Il était un homme très droit et généreux pour qui j'ai toujours eu beaucoup de respect. Il était aussi quelqu'un de réaliste, très attaché à la famille, qui disait souvent que le pays, le *Heimat*, était là où se trouvait sa famille, donc sa femme et ses enfants. Papa disait cela après notre émigration vers les États-Unis lorsque maman se plaignait de ce que la France lui manquait.

Jusqu'à son départ d'Allemagne papa a travaillé avec son père dans leur commerce de marchand de bestiaux. D'après ce qu'il m'a raconté, il était proche de son père qu'il aimait et respectait. Par contre, ses relations avec sa mère et ses sœurs étaient plus distantes. Sa mère était femme au foyer, comme c'était d'ailleurs la norme. Papa n'en a jamais parlé mais on peut supposer qu'il a passé beaucoup de temps avec son oncle et sa tante, Hilda et Abraham Herz ainsi qu'avec leurs enfants, ses cousins, Ruth et Kurt puisqu'ils habitaient également à Haiger. Le travail devait parfois les réunir et sans doute se retrouvaient-ils pour les fêtes juives et parfois pour le dîner de Shabbat ainsi qu'à la synagogue.

Comme je l'ai écrit plus haut, ma tante Gerda a été la première de la famille à quitter l'Allemagne en 1934 ou début 1935 pour se réfugier à Belfort. Pourquoi Belfort, je ne le sais pas. J'imagine qu'elle était déjà mariée mais je ne suis sûre de rien car personne ne parlait de ces choses. Le nom de famille de son mari était Lan-Stark. Je ne connais ni son prénom, ni d'où il venait, ni ce qu'il faisait. Tout ce que je sais, c'est qu'il a été déporté et n'est jamais revenu. J'ai seulement une photo, bien triste, que tante Gerda avait envoyée à mes parents. Si je devinais, je dirais que la photo date de la première moitié des années 50. Au dos, ma tante avait écrit: « L'oubli est la chose la plus difficile du monde. Il faut beaucoup d'amour pour oublier l'amour. »



*L'oubli est la chose la plus difficile du monde
Il faut beaucoup d'amour pour oublier
l'amour*

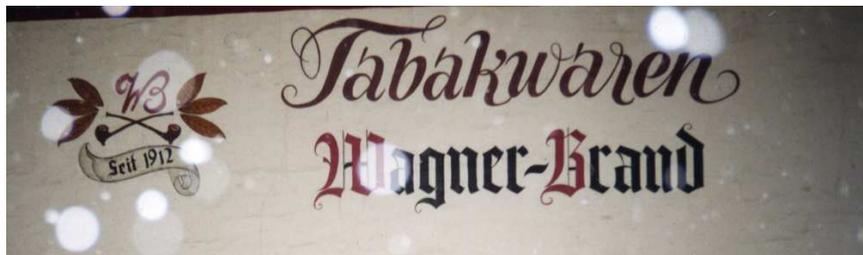
Elle ne s'est jamais remariée et est morte à Belfort en 1963, à l'âge de 59 ans. Ma grand-mère Franziska, qui vivait avec elle, est morte quinze jours plus tard, peu avant ses 90 ans.

Papa a suivi sa sœur dans sa fuite le 7 septembre 1935. J'ai souvent dit que mon père, Albert Herz, était un gros fumeur et que si cela l'avait bel et bien tué par le biais d'un cancer du poumon, cela lui avait, au contraire, sauvé la vie en 1935. Je m'explique. Comme il le faisait sans doute chaque jour, papa était allé s'acheter des cigarettes au bureau de tabac, juste en face de sa maison. Propriétaire ou vendeuse, la jeune femme au magasin lui avait alors dit qu'il devait partir car il allait être arrêté. Papa racontait qu'elle était la maîtresse d'un S.S. de Haiger (membre des formations de police militarisées) et que son amant l'avait mise au courant de ce qui allait se passer. Papa est immédiatement parti

et a pu rejoindre sa sœur à Belfort le 7 septembre. Il doit donc la vie à une femme allemande.



Eliane avec monsieur Derrn et la dame du bureau de tabac, 1998



Enseigne du bureau de tabac

J'ai eu une expérience émouvante en décembre 1998, alors que nous étions en Allemagne pour une exposition préparée par votre père, Roger, au sujet de sa mère, Ruth Fischler, née Holländer. Ma benjamine, Seline, était avec nous et ça a été pour nous deux l'occasion de discuter de beaucoup de choses: de nos émotions, de nos sentiments vis-à-vis de l'Allemagne et des Allemands, de l'attitude du reste du monde à l'époque de la guerre et de l'après-guerre. J'ai eu le privilège d'amener Seline à Haiger et de pouvoir lui montrer la ville où son grand-père avait grandi, la maison de son grand-père et de ses arrière-grands-parents et

le bureau de tabac en question. Ce dernier est toujours là et on continue à y vendre cigares et cigarettes. Alors que nous marchions ici et là, regardions partout autour de nous et prenions des photos, Monsieur Dernn, un voisin de mes grands-parents, est venu à sa fenêtre et a commencé à bavarder avec nous. Il a dit qu'il se souvenait très bien de mon père et de sa famille. Tout à coup une femme âgée marche vers nous. Monsieur Dernn nous dit alors que c'était la dame du bureau de tabac et l'appelle. Je lui parle et lui explique qui je suis, puis je lui dis qu'en 1935, quelqu'un au bureau de tabac, très certainement elle, avait prévenu mon père qu'il devait être arrêté. Elle me répond qu'il s'agissait sans doute de sa fille. Un petit calcul, vu son âge, me dit que ce n'était guère possible et que ce devait bien être elle. Peut-être que la qualité de mon allemand l'avait embrouillée ou, plus probablement, était-ce la confusion due à son âge. Dommage car j'aurais voulu la remercier au nom de mon père et de toute notre famille.



Maison de mes grands-parents avec l'ancienne grange à gauche

Hiermit die ergebene Anzeige, daß ich unter dem Heutigen mein
Branntwein-Geschäft
 en gros & en détail, nebst
Colonialwaaren-Handlung
 nach hier verlegt habe.
 Unter der Versicherung der billigsten und reellsten Bedienung bitte ich um geneigten
 Zuspruch.
 Frankenberg, am 13. Juli 1874.
A. Katzenstein.

1874.07.13 – Publicité lors de l'ouverture du magasin à Frankenberg

Todes-Anzeige.
 Heute Morgen 8 Uhr starb
 nach langem Krankenlager unser
 lieber Gatte und Vater
Abraham Katzenstein,
 welches Freunden und Bekannten
 hiermit tiefbetrübt mit der Bitte
 um stille Theilnahme anzeigen
 Frankenberg, 4. Juni 1883.
 Die trauernden Hinterbliebenen.
 Die Beerdigung findet Mittwoch
 Morgen um 8 Uhr statt.

1883.06.04 – Annonce de la mort d'Abraham

**Prima neue
türkische Zwetschen,**
pr. Pfd. 23 Pfg.,
14 Pfd. für 3 Mark
bei **A. Katzenstein Ww.**

Kreisblatt, 25.4.1890

1890.04.25 – Réclame publiée par Malchen

Gestern Abend 9 Uhr entschlief sanft nach kurzem Krankenlager unsere innigst geliebte Mutter, Schwester, Schwiegermutter, Großmutter und Urgroßmutter

Frau Witwe Abrah. Katzenstein
Amalie, geb. Marx,
im 80. Lebensjahre.
Um stille Teilnahme bitten

Die trauernden Hinterbliebenen.
Frankenberg i. H., den 28. Februar 1910.
Die Beerdigung findet Mittwoch 2 Uhr statt.

1910.02.27 – Annonce de la mort de Malchen

Heiratsurkunde.

Nr. 17.

Frankenberg, am zweiundzwanzigs^{ten}
Oktober tausend neunhundert.

Vor dem unterzeichneten Standesbeamten erschienen heute zum Zwecke der Gheschließung:

1. der Viehhändler Hermann Herz,

der Persönlichkeit nach

be kannt,

jüdischer Religion, geboren am zweiundzwanzigs^{ten}
März des Jahres tausend acht hundert
neunundsechzig zu Altenkirchen,

Kreis Wetzlar, wohnhaft in Haiger, im
Dillkreis,

Sohn des Handelsmannes Jakob Herz und Ehefrau,
Regine, geborene Fröhlich,

wohnhaft
in genannten Altenkirchen,

2. die Haustochter Franziska Katzenstein,

der Persönlichkeit nach

be kannt,

jüdischer Religion, geboren am zwanzigs^{ten}
Juli des Jahres tausend acht hundert
dreiundsiebzig, zu Allendorf, bei Frankenau,

wohnhaft in Frankenberg,
Linnerstrasse, Nummer 16,

Tochter des verstorbenen Kaufmannes Abraham,
Katzenstein und dessen Ehefrau, Malchen, geborene
Marx,

wohnhaft
in Frankenberg,

1900.10.22 – Mariage: Franziska et Hermann Herz

GEBURTSURKUNDE

Ea

(Standesamt Haiger Nr. 107/1902)

Albert Herz

ist am 7. September 1902

in Haiger geboren.

Eltern: Hermann Herz, israelitisch und Franziska Herz

geborene Katzenstein, israelitisch, beide wohnhaft in

Haiger

Änderungen des Geburtseintrags: keine

Haiger, den 19. April 1966

Der Standesbeamte

(Stempel)

in Vertretung: Münning

Gebühr: 1.- DM

Komm.-Nr.
der Geb. lists. 342/66

Bestell-Nr. AM 51. Auch zum Durchschreiben mit A 51, AM 1 bis 6.
(Komplett-StAmt Mappe I Tasche 7).
Geburtsurkunde.
Verlag für Standesamtswesen Frankfurt/M. (Bayer. Geschäftsstelle München) H 661 - 45

AM 51

1902.09.07 – Certificat de naissance de Albert Herz

Hermann Herz
Viehhandlung
Haiger (Nassau).

Postkarte.



H. Herz

Rosa Somer
per Adr. S. Marx vormals Trost

Frankenberg
Hessen-Nassau



Herrn *Meine l. Rosa!*
Kannst Du Deine Karte erhalten & dachtest Du wärest gestern nach
Hause gefahren. Zum Jahreswechsel sende Dir meine herzliche Glück- &
Segenswünsche, & wünsche ich Dir noch etwas ganz extra Gutes.
Hier ist Gl. (= Gottlob) alles wohl, & hoffe von Dir das Aller-
beste. Süßäpfel kann mir die l. Mutter einen Korb voll besorgen.
Halte gut Jondef (?) & sei herzlich begrüßt und geküßt von Deiner
Tante. Von den l. Kindern herzliche Gratulation.
Haiger, den 19. September 1906
Nassau
Auch ich sende Dir herzlich
Gratulation u. beste Grüße.
Dein Onkel Hermann.

1906.09.19 – Carte de vœux, Rosh Hashanah

Postkarte

Hermann Herz
Viehhandlung
Haiger(Nassau)

Haigerer Poststempel
vom 19.9.1906

Frl. (= Fräulein)

Rosa Somer
per Adr. S. Marx vormals Trost

Poststempel von
Frankenberg vom
20.9.1906

Frankenberg
Hessen-Nassau

Meine l(iebe) Rosa!

Soeben Deine Karte erhalten & dachte ich Du wärest gestern nach
Hause gefahren. Zum Jahreswechsel sende Dir meine herzliche Glück- &
Segenswünsche, & wünsche ich Dir noch etwas ganz extra Gutes.
Hier ist Gl. (= Gottlob) alles wohl, & hoffe von Dir das Aller-
beste. Süßäpfel kann mir die l. Mutter einen Korb voll besorgen.
Halte gut Jondef (?) & sei herzlich begrüßt und geküßt von Deiner
Tante. Von den l(ieben) Kindern herzliche Gratulation.

Haiger, den 19. September 1906
Nassau

Auch ich sende Dir herzlich
Gratulation u. beste Grüße.
Dein Onkel Hermann.

Der Ausdruck "Jondef" ist mir unbekannt, eventuell kommt er aus
dem Hebräischen - möglicherweise im Laufe der Zeit verballhornt.
Eine andere Lesart dieses Wortes ist nicht möglich.

Translitération

1935 à 1945

Papa a une feuille, écrite en allemand, sur laquelle il a noté la date de son arrivée en France ainsi que les dates et lieux de résidence dans les années qui suivent. Je veux l'inclure puisque le texte est de sa main mais je veux aussi le compléter à l'aide des documents en ma possession.

Papa a quitté l'Allemagne le 7 septembre 1935 et est arrivé à Belfort le même jour. Pour passer la frontière il a utilisé le passeport délivré à Haiger le 27 août 1935, donc bien peu de temps avant. Ce même passeport lui a été retiré par la France le 14 septembre 1936. La France lui a alors émis un Certificat d'Identité et de Voyage pour les réfugiés provenant d'Allemagne, exigé selon le décret du 17 septembre 1936.

Papa ne donne pas les dates de son séjour à Marmoutier où il a travaillé avec son beau-père et beau-frère. Selon le certificat de résidence établi par le maire de Marmoutier, il y a résidé du 21 octobre 1935 au 28 juin 1937. Il ne donne pas non plus la date de son arrivée à Paris mais, puisqu'il est allé directement de Marmoutier à Paris, il doit y être arrivé le 28 ou peut-être le 29 juin et peu de temps après, il a commencé à travailler chez Max et Blanor. Papa a écrit qu'il est resté à Paris jusqu'au 7 septembre 1939. Je me demande s'il a fait une erreur en écrivant septembre. Il a quitté Paris quand il s'est engagé dans la Légion Étrangère pour la durée de la guerre or la date de son engagement est le 7 décembre et non le 7 septembre, selon son livret individuel, émis par le Ministère de la Guerre. Il a alors été incorporé dans le Groupement «B» Travailleurs Étrangers, 5^e Groupe et envoyé en Algérie puis, le 12 mai 1940 il a été transféré au 3^e Régiment Étranger comme Légionnaire de 2^e Classe. C'est sans doute à ce moment que la Légion l'a envoyé au Maroc, à Fès et à Bou-Arfa.

Papa note ensuite qu'il a été dans la Légion jusqu'en mars 1941. L'inventaire de ce qu'il emporte en quittant la Légion est daté du 7; l'avis de départ du 8, via Oran et Marseille et papa est rayé des contrôles le 10 mars ce qui suggère que le 10 mars est la date à laquelle il arrive à Limoges et est véritablement libre.

Papa écrit qu'il a vécu à Limoges jusqu'au 12 août 1941, date à laquelle il a déménagé à Chéronnac où il est resté jusqu'à la fin de la guerre, le 8 mai 1945. Papa donne cette même date comme date de son retour à Paris. Il a repris son travail chez Max et Blanor dans les jours qui suivent. Une lettre de Max et Blanor, datée avril 1946 certifie que papa a repris son travail le 1 mai mais la demande d'approbation envoyée au

Ministère du Travail date du 30 mai; Comme je l'écris ailleurs, papa ne serait pas rentré à Paris avant la fin de la guerre donc la date du 1 mai doit être erronée.

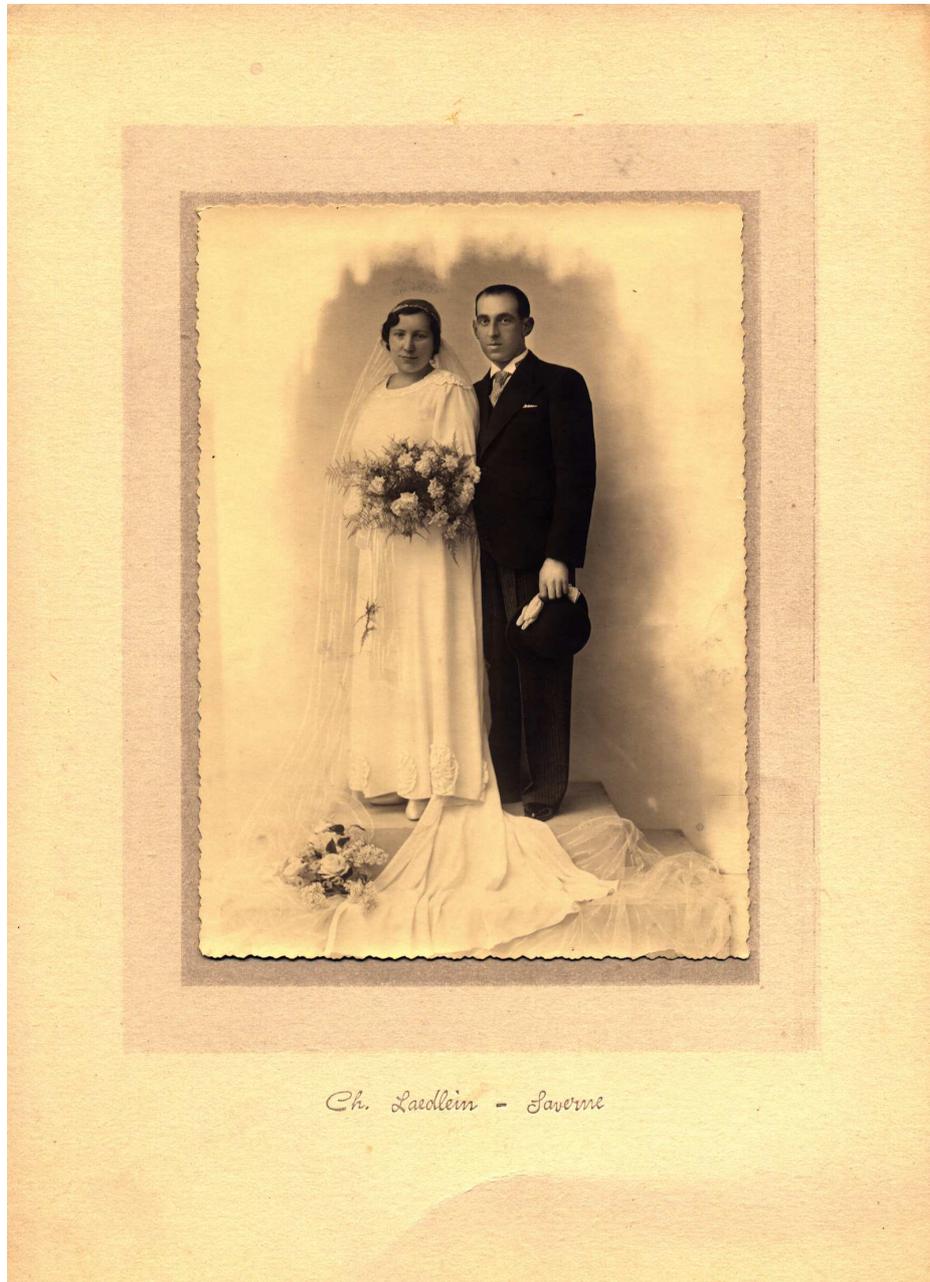
La dernière date notée par papa est celle de notre départ de la France pour New-York le 2 septembre 1958. Il faut donc ajouter New-York, du 7 septembre 1958 au 12 décembre 1976, date de sa mort.

L'année 1935 marque le début de la vie de papa, en tant que réfugié. Un grand pas était franchi puisqu'il avait réussi à quitter l'Allemagne sans se faire arrêter. Sa situation restait pourtant très précaire puisqu'il n'avait pas de papiers lui permettant de vivre et de travailler en France. Tante Gerda, qui connaissait maman, avait invité cette dernière à passer *Rosh Hashanah* chez elle et ainsi orchestré une rencontre avec son frère. Maman et papa se sont aimés et ont décidé de se marier, ce qu'ils ont fait quelques mois plus tard. Papa n'est pas resté longtemps à Belfort puisqu'il a rejoint maman à Marmoutier le 21 octobre 1935 pour travailler avec son futur beau-père et beau-frère. Il est resté près de deux ans à Marmoutier, jusqu'au 28 juin 1937. Ces dates sont établies par le certificat de résidence de la mairie. Le mariage a été célébré le 3 février 1936. En tant que mari d'une Française, papa avait maintenant la possibilité de rester en France légalement. Maman a évidemment rempli les formulaires à la mairie certifiant que le domicile conjugal serait établi en France et qu'elle gardait la nationalité française. Si elle n'avait pas fait cela, elle se serait retrouvée avec la nationalité allemande comme son mari, ce qu'ils ne voulaient à aucun prix.

Maman et papa avaient un contrat de mariage, établi devant notaire, comme c'était la coutume en France. La fiancée avait une dot. Elle apportait 20.000 francs en liquide, du linge de maison pour une valeur de 4.000 francs, des meubles de chambre à coucher valant 4.000 francs ainsi qu'une batterie de cuisine d'une valeur de 1.000 francs. J'estime qu'un franc correspond environ à un dollar. Quand papa était fâché, il lui arrivait de dire que la dot n'avait jamais été payée! Je ne sais pas pour l'argent et les meubles, mais maman a au moins apporté le linge de maison puisque maman et papa utilisaient les draps, taies d'oreiller et nappes qu'elle avait brodés.

La vie commune ou plutôt le fait de travailler ensemble posait des problèmes car papa ne concevait pas le monde des affaires de la même façon que sa belle-famille et mes parents sont donc partis pour Paris. Après son départ de Marmoutier en juin 1937, papa a travaillé en tant que vendeur chez Max et Blanor, dans leur commerce de tissus en gros.

Des vaches aux tissus: ce n'est pas tout à fait la même chose! Pourtant papa a bien appris son nouveau métier; sinon il n'aurait pas été promu de vendeur à chef de service.



Maman racontait une histoire expliquant comment papa avait obtenu ce travail. Les femmes de Max et de Blanor étaient des cousines de maman. L'une d'elle, Aline, aurait fait, selon maman, des infidélités à son mari et

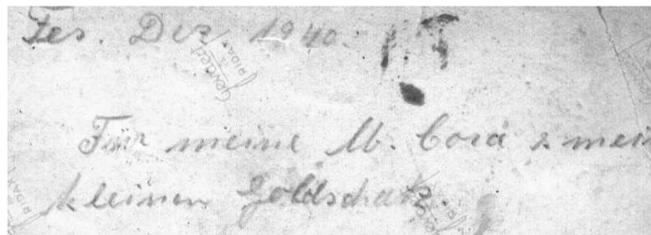
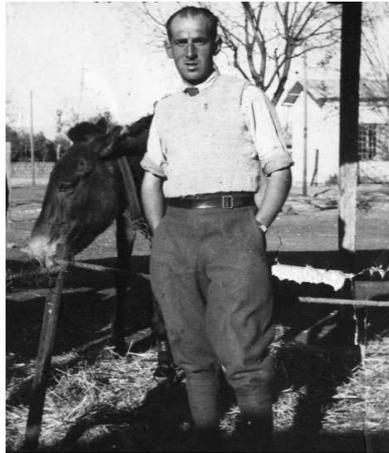
maman aurait utilisé ce fait pour persuader Aline d'encourager son mari à donner un travail à papa. Ça pourrait s'appeler du chantage! Quoiqu'il en soit, papa a bel et bien travaillé pour Max et Blanor jusqu'en 1939, puis de nouveau après la guerre. Après la déclaration de la guerre en septembre 1939 papa, comme d'ailleurs beaucoup de juifs allemands, a décidé de s'engager dans la Légion Étrangère. C'était sa façon de remercier la France d'avoir recueilli le réfugié qu'il était. N'ayant pas la nationalité française, il ne pouvait pas se battre dans l'armée. Il a donc rejoint le centre de recrutement à Blois et s'est engagé le 7 décembre 1939 pour la durée de la guerre. Il a été enrôlé dans un corps de Travailleurs Étrangers et a été affecté en Algérie, puis au Maroc. Le 12 mai 1940, il est devenu Légionnaire de 2^e Classe et affecté au 3^e Régiment. Je sais qu'entre autres choses, il s'occupait des mulets et qu'il avait aidé à la construction de routes. Papa est devenu ami avec plusieurs des hommes et certains sont devenus des amis de famille, comme monsieur Isemberg et monsieur Schnürmann.



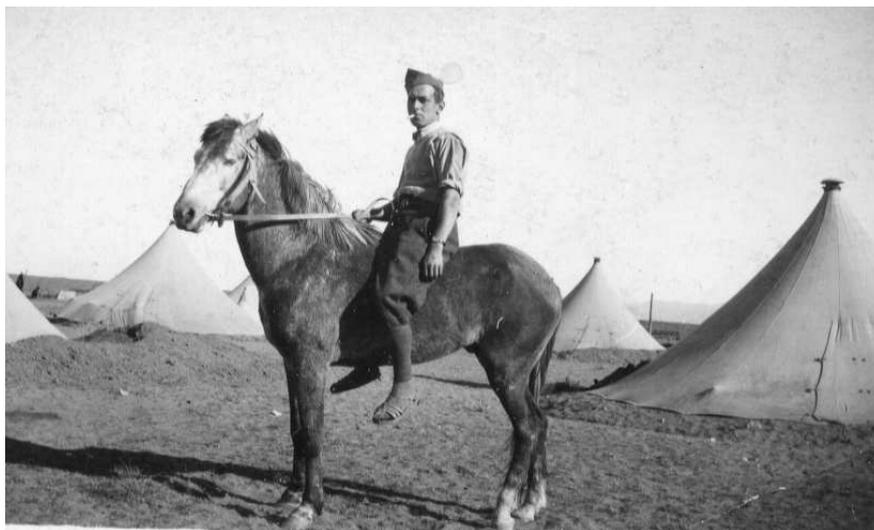
Décembre 1939

N'importe qui, même un criminel, pouvait s'engager dans la Légion puisque aucune question sur le passé du soldat potentiel n'était posée! J'ai lu plusieurs livres sur la Légion Étrangère à cette époque qui font mention d'un phénomène particulier. La taille de l'armée allemande ayant été fortement réduite par le Traité de Versailles à la fin de la Première Guerre Mondiale, de nombreux Allemands qui adhéraient à l'idéologie nazie se seraient enrôlés dans la Légion. Réfugiés juifs et Allemands nazis se retrouvaient donc dans les mêmes régiments ce qui

devait causer bien des difficultés. Papa n'a jamais parlé de cela; par conséquent je ne sais pas s'il a dû faire face à ce problème dans son régiment.



Fez, Maroc – décembre 1940



Bou-Arfa. Maroc – janvier 1941

Je voudrais maintenant revenir à maman et à ma grand-mère Franziska. Après la mort de mon grand-père Hermann, papa et sa sœur avaient décidé de faire venir leur mère en France. Cette dernière était seule à Haiger puisque tante Rosi était à New-York et que tante Else avait réussi à quitter l'Allemagne via Barcelone pour se retrouver en Colombie puis plus tard, puisque le climat de Bogotà ne lui convenait pas, à Lima au Pérou. Pour être précise, je devrais dire que je sais qu'elles avaient déjà quitté l'Allemagne à cette époque, mais je ne sais pas où elles en étaient dans leur fuite. Par exemple, il est tout à fait possible que Tante Else était encore à Barcelone.

Maman parlait souvent de la difficulté qu'elle avait eu à faire sortir grand-mère d'Allemagne. Puisque maman était Française, c'était à elle que revenaient les visites répétées aux fonctionnaires. Elle avait dû donner des pots-de-vin et tirer des ficelles pour obtenir les papiers lui permettant de faire entrer sa belle-mère en France. Il a fallu presque un an et demi pour que toutes ces démarches portent fruit puisque grand-père est mort en janvier 1938 et que grand-mère n'a pu quitter l'Allemagne qu'en juin 1939. Si on pense que la guerre a été déclarée en septembre de la même année, et qu'alors plus rien n'était possible, on voit combien de chance grand-mère a eu. Seule maman, étant Française, pouvait aller en Allemagne sans risquer de se faire arrêter et c'est donc elle qui a ramené sa belle-mère à Paris. Comme on peut l'imaginer, et comme maman le disait souvent, le voyage n'avait pas été de tout repos!

En plus des démarches faites par maman auprès de l'administration française, grand-mère avait dû en faire en Allemagne pour avoir le droit de quitter le pays. Grâce aux archives de Wiesbaden, j'ai une copie des documents remplis par les fonctionnaires à ce sujet le 12 juin 1939 et signés par grand-mère. Il est d'abord établi que c'est une juive qui veut quitter l'Allemagne. Il y a bien sûr des précisions sur son état civil, son adresse ainsi que des déclarations financières. Il y a aussi une liste de tout ce que grand-mère emportait dans un coffre, scellé par les Allemands. Il y a en fait deux listes, la première détaillant ce qu'elle possédait avant 1933 et la deuxième, très courte, indiquant ce qu'elle avait acheté en 1938. Tout est inclus, même les plus petites choses: bas, culottes, mouchoirs ... avec le prix et la quantité. J'ai un autre document datant d'à peu près la même époque et sans doute établi pour satisfaire aux exigences de l'administration pour son dossier demandant la permission de quitter le pays. Il s'agit d'un extrait de l'acte de naissance de Franziska, datant du 23 décembre 1938. En fait, ce que j'ai est la traduction, faite en 1941 à Dijon, où grand-mère et Gerda étaient réfugiées. Il y a deux choses à noter. La première est que l'acte original se trouve à

la synagogue de la commune de Frankenau, et non dans les registres de la mairie comme cela aurait été le cas en France. La deuxième chose à noter est la référence à la loi du 18 août 1938. Il s'agit de la loi hitlérienne exigeant que toutes les femmes juives prennent le prénom Sara et tous les hommes juifs, celui d'Abraham. Cette loi est entrée en vigueur le premier janvier 1939 et grand-mère a donc officiellement pris le nom Sara le 23 décembre 1938. La traduction française le nom de grand-mère: Franziska devient Française. Ça me donne des frissons de lire tous ces documents!

Pauvre grand-mère a vécu tout un périple pendant la guerre dans des circonstances difficiles et ces expériences ont peut-être contribué à ses problèmes de démence sénile, à un âge relativement jeune. Je connaissais certaines choses mais beaucoup des précisions viennent de son dossier de Wiedergutmachung (compensation) dans les archives de Wiesbaden (Abt. 518, numéro15070). En juin 1939 maman ramène donc grand-mère à Paris où elle habite avec mes parents jusqu'au début de la guerre. Elle retrouve alors tante Gerda et toutes deux se réfugient à St-Malo en Bretagne. À la fin de 1939 elles ont été internées à Fougères en Bretagne puis libérées. Je ne sais ni pourquoi elles ont été internées, ni pourquoi on les a relâchées. Après l'armistice elles vont toutes deux à Dijon. De là elles réussissent à rejoindre, illégalement bien sûr, la zone libre. Elles vivent à Béziers, au sud de la France, jusqu'en novembre 1942 quand les Allemands occupent toute la France. Elle se séparent à ce moment et je crois que tante Gerda se réfugie à Besançon. Quand à grand-mère, elle vit cachée avec mes parents à Chéronnac, à une cinquantaine de kilomètres de Limoges, jusqu'à la libération. Après la guerre, en 1945, elle rejoint tante Gerda à Belfort où elles vivent toutes deux jusqu'à leur mort en 1963, Gerda le 8 février et grand-mère le 23 février. Je les ai bien connues toutes les deux puisque nous passions deux semaines chez elles à Belfort chaque été. C'est d'ailleurs tante Gerda qui m'a fait goûter et m'a appris à faire le *Rumtopf* (littéralement pot de rhum) que je fais encore chaque année.

Je crois que, mais je ne suis pas sûre, ni Gerda, ni grand-mère ne s'étaient déclarées juives comme la loi le demandait et ne portaient donc pas l'étoile jaune. Malheureusement, grand-mère, comme ses enfants d'ailleurs, avait le type juif selon les critères nazis: cheveux noirs, teint mat, et nez proéminent. De plus, elle ne parlait pas un mot de français et d'ailleurs elle ne l'a jamais appris. Tout ceci rendait encore plus difficile la survie et la vie dans l'illégalité pour Franziska et pour ses enfants qui s'occupaient d'elle.

Le début de la guerre voit donc grand-mère quitter Paris de même que papa qui rejoint son régiment dans la Légion Étrangère. Maman se retrouve seule et enceinte à Paris dans notre minuscule appartement du 45 rue des Abbesses, tout près du Sacré-Cœur. Elle ne reste pas seule très longtemps puisque, dès la déclaration de la guerre, la France évacue la population des localités près des frontières, dont l'Alsace, vers le centre et le sud-ouest de la France. Une fois l'occupation établie, tous les Alsaciens, sauf les juifs, ont pu réintégrer leur domicile. Mes grands-parents maternels, ne pouvant pas rester chez eux à Marmoutier, ont rejoint maman à Paris et sont donc avec elle quand cette dernière donne naissance à ma sœur, Arlette, le 22 avril 1940.

Grand-mère et grand-père ont habité chez nous, rue des Abbesses jusqu'après la fin de la guerre quand les juifs ont eu le droit de retourner en Alsace. Cela tient du hasard, de la chance ou du miracle qu'ils aient échappé aux dénonciations et aux rafles et qu'ils aient survécu. Contrairement au reste de la famille, ils s'étaient inscrits à la mairie et portaient l'étoile jaune. De plus grand-père allait tous les jours assister à l'office à la synagogue de la Victoire!



Encore à Marmoutier, août 1939



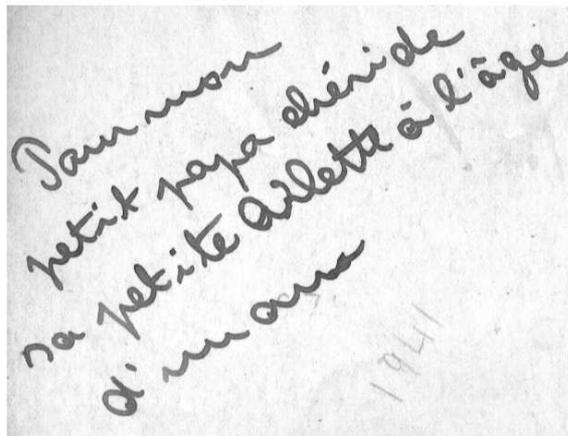
Paris, mai 1940



Paris, octobre 1940



Paris, été 1940



Paris, Arlette, avril 1941

Maman racontait souvent l'histoire du jour où la Milice était venue frapper à la porte de la concierge de notre immeuble et lui demander s'il y avait encore des juifs qui y habitaient; notre famille était la seule famille juive. La concierge leur aurait répondu: «Oh non! Il y a longtemps que

les youpins ont déguerpi!» alors que maman et peut-être mes grands-parents étaient là. Si les miliciens avaient vérifié, cette femme, madame Leclerc, aurait pour le moins été arrêtée. Je me souviens très bien d'elle. Elle pouvait être très gentille mais si j'avais le malheur de monter ou de descendre l'escalier quand elle lavait les marches, elle égrenait tout un chapelet de jurons! Elle correspondait tout à fait à l'image classique de la concierge curieuse, bourrue et parfois grossière.

Que faisait papa pendant ce temps? Comme je l'ai écrit plus haut il s'était engagé dans la Légion le 7 décembre 1939 et s'était retrouvé en Algérie avec le 3^e Régiment Étranger d'Infanterie. Je ne sais pas combien de temps il y est resté mais je sais qu'il était au Maroc, à Fès en décembre 1940 puisque papa a écrit la date au dos d'une photo ainsi que ceci: «*Für meine liebe Cora und meinen kleinen Goldschatz*», c'est-à-dire pour ma chère Cora et mon petit trésor, le trésor étant ma sœur Arlette. Papa envoie également des photos prises à Bou-Arfa, au Maroc, en janvier et en février 1941.

Papa devait être démobilisé après l'armistice (18 juin 1940) puisque les combats avaient cessé. Le document de démobilisation ainsi qu'un certificat de bonne conduite, signés à Fès, datent du 2 septembre. Apparemment démobilisé ne veut pas dire rapatrié puisque papa est resté au Maroc et avec son régiment jusqu'en mars 1941. Lorsque papa a quitté le Maroc il a dû signer l'inventaire de ce que la Légion lui avait fourni. Un légionnaire voyage avec peu: un caleçon, un mouchoir, une chemise! Que mettait le légionnaire quand il devait laver ses vêtements? Peut-être que la prime de démobilisation de 1000 francs permettait au légionnaire de s'acheter quelques vêtements quand il retournait à la vie civile.

C'est le 8 mars 1941 que papa reçoit son avis de départ pour Limoges, via Oran et Marseille. Papa a eu beaucoup de chance. D'une part Limoges était en zone libre, dans la France de Vichy et non en zone occupée mais surtout il était libre. D'après Zosa Szajkowski, *Jews and the French Foreign Legion*, Ktav Publishing House, 1975, pages 76 et 78, les soldats juifs démobilisés étaient rarement libérés. Le gouvernement de Vichy les internait généralement dans des camps de travail, Groupements de Travailleurs Étrangers, ou dans des camps de concentration français. En août 1942, lors de la déportation massive des juifs nés à l'étranger, ces malheureux ont été déportés. Même quand les soldats étaient libres, on sait que les mesures discriminatoires faisaient foison. Les autorités refusaient souvent de leur donner un permis de travail. Szajkowski note que les préfets de Marseille, Lyon et Toulouse leur re-

fusaient le permis de résidence. Il écrit encore que les autorités à Grenoble avaient refusé l'allocation militaire à deux femmes de prisonniers de guerre juifs. Puisque je parle de fonctionnaires français antisémites, qui allaient parfois au-delà des exigences allemandes, il faut aussi dire qu'il y en a eu beaucoup qui ont résisté aux directives et qui ont aidé les juifs. Il y en a eu qui ont utilisé les ressources à leur disposition pour créer des faux papiers, distribuer des cartes d'alimentation ...

Papa se retrouve donc à Limoges et, heureusement, libre. La population juive de Limoges s'était beaucoup agrandie depuis le début de la guerre, d'une part par les juifs ayant réussi à franchir la ligne de démarcation et d'autre part par les juifs alsaciens expulsés d'Alsace. Papa pensait qu'il était dangereux de rester dans une grande ville et encore plus dans une grande ville dans laquelle beaucoup de juifs vivaient. Il n'y est resté que quelques mois; je ne sais pas ce qu'il a fait ni s'il a pu travailler. Son instinct était bon car beaucoup de juifs de Limoges ont été déportés. C'est d'autant plus vrai que Limoges et même toute la Haute-Vienne étaient un centre très actif de la Résistance dont les membres étaient traqués par la police française et plus encore, plus tard, par les Allemands. Certains des réseaux s'efforçaient de cacher les enfants juifs; il y avait des maquis, des groupes de Francs-Tireurs, des membres de l'Organisation Armée Secrète ainsi que d'autres groupes. Autrement dit, il y avait des activités clandestines de toutes sortes.

Papa avait appris qu'on avait besoin de bûcherons à Chéronnac et il a donc quitté Limoges le 12 août 1941 pour aller à Chéronnac et c'est là qu'il est resté jusqu'à la fin de la guerre. Chéronnac était un petit village d'une trentaine de maisons, à la lisière du bois, à moins de 50 kilomètres de Limoges. Il y a certes davantage de maisons maintenant mais c'est toujours un petit village. Papa s'est donc vu obligé d'apprendre un nouveau métier: bûcheron! En plus de ce travail, il aidait les fermiers du coin quand ceux-ci avaient besoin d'une autre paire de mains. Des amitiés très profondes qui ont duré toute une vie se sont créées: avec la famille Malpeyre de La Grue, avec la famille Découty, avec les enfants Malpeyre, Jean et Simone qui se maria avec Monsieur Villard. Pour moi Simone était ma tante, même si elle ne l'était pas par le sang. Ces liens sont toujours vivants, maintenant avec les enfants de Jean et de Simone, Chantal Bouldoires et Gilbert Villard.

Peut-être déjà à Limoges, mais pour sûr une fois arrivé à Chéronnac papa s'était engagé dans la Résistance. Une des responsabilités de son réseau était la réception des parachutages. Papa a aussi servi sous la bannière des F.F.I., les Forces Françaises de l'Intérieur, un groupe armé

et bien entendu, illégal. Le document du Comité Départemental de Libération Nationale n'indique pas quand il s'est engagé à servir. Simone Villard nous a amenés, Roger et moi, dans les bois et nous a montré ce qui restait de la cabane où papa et les autres résistants se tenaient quand ils étaient de service. Quelle expérience émouvante!

J'ai un autre document intéressant, datant de cette époque: c'est la fausse carte d'identité de papa. Elle est établie au nom de Albert Durand, fils de Georges Durand et de Marie Durand, vivant à Étampes dans le département de Seine et Oise. Avec son français, son accent allemand et son physique, il n'aurait jamais pu passer pour Albert Durand, Français d'Étampes. Cela semble étrange qu'une fausse carte, si peu croyable, soit établie. Heureusement papa n'a pas été arrêté!

De la zone occupée à la zone libre les gens ne pouvaient communiquer que par cartes postales d'un modèle unique, des «cartes interzones». Si l'on voulait envoyer une vraie lettre, il fallait payer un «passeur». J'ai lu qu'il fallait payer 10 francs pour «passer» une lettre et entre 1000 et 5000 francs pour «passer» une personne. Je ne sais pas si maman et papa utilisaient les cartes avec une espèce de code personnel et des sous-entendus pour communiquer ou s'ils ont utilisé des «passeurs». Quoiqu'il en soit, ils ont décidé que maman essaierait de rejoindre papa en zone libre. Il fallait d'abord que maman puisse se procurer du lait en conserve pour ma sœur. Avec les restrictions il fallait l'acheter à prix d'or au marché noir, ce qu'elle a réussi à faire à la pharmacie de notre rue. Maman racontait souvent le voyage avec un bébé de dix-huit mois dans un bras, une valise pleine de boîtes de lait condensé, de tétines et de miel dans l'autre. Elle racontait les trois jours passés dans le train, les bombardements, le train arrêté, puis la longue marche à travers bois avec un «passeur», la peur que le bébé ne pleure – c'est pour éviter cela que maman avait des tétines trempées dans du miel – la peur de tomber sur une patrouille ou d'avoir été vendue. Je ne connais pas la date exacte de ce périple mais maman disait que papa n'avait vu sa fille qu'à l'âge de 18 mois, ce qui nous amène fin octobre 1941. Maman et Arlette étaient déjà arrivées en novembre puisque maman a écrit à l'arrière d'une photo: Chéronnac, novembre 1941.

Maman et Arlette ont donc rejoint papa qui habitait un petit appartement dans une maison, juste à côté de la source de la Charente. Pour être précise, la source était un petit peu plus loin dans un champ et à côté de la maison, c'était plutôt un minuscule ruisseau qui coulait. De l'autre côté du ruisseau, nos amis, les Découty, avaient leur maison. D'après ce que maman disait, papa était bien installé, possédant un lit, une assiette,

un bol, etc., et des souris gourmandes. Maman racontait que la nuit, les souris faisaient un tunnel dans le pain. Mais, comme maman avait très peur des souris... ! La maison existe toujours et quand nous étions à Chéronnac en 1996 avec Mychèle et Rachel, la maison était à vendre.

Un an plus tard, en novembre 1942, les Américains débarquent en Algérie et la conséquence est l'occupation de la France entière par les Allemands. Tante Gerda et grand-mère, réfugiées à ce moment à Béziers, doivent une fois de plus se sauver. Peut-être est-ce à ce moment que le mari de tante Gerda a été arrêté et déporté ou peut-être étaient-elles dans une situation encore plus vulnérable qu'avant. Quoiqu'il en soit, elles se séparent et grand-mère vient chez nous à Chéronnac où elle restera jusqu'à la fin de la guerre.

Ils étaient donc quatre et bientôt un bébé, moi, s'ajoutera à la famille. J'ai été le résultat involontaire, et non désiré, des retrouvailles de mes parents. Il est évident que des juifs cachés n'avaient pas très envie de mettre un enfant au monde en France, en 1943. Après la guerre maman a dû parler de cela devant moi, avec des amies car je me rappelle que je sautillais en chantonnant «Je suis un accident, je suis un accident». J'imagine que j'avais trois ou quatre ans et, sans savoir ce que cela voulait dire, j'avais compris qu'être un accident était spécial, et j'en étais donc fière.

Je suis née à Limoges et c'est papa qui est allé inscrire ma naissance à la mairie de Limoges. Je ne sais pas trop comment il y est arrivé car sur la route de Chéronnac à Limoges, il y avait un poste de contrôle allemand. Autobus et voitures devaient s'arrêter au poste de contrôle. Peu après ma naissance c'est papa qui a dû s'occuper de moi car maman était très malade. Elle avait une infection, des abcès aux seins et, à cette époque, il n'y avait pas encore d'antibiotiques. Maman disait qu'elle avait perdu presque tous ses cheveux et que ses yeux étaient affectés. J'ai d'ailleurs une photo datant de 1943 où elle portait des lunettes noires. Rien n'était normal et pourtant la vie continuait: on prenait des photos; on allait même chez le photographe; les jeunes dansaient, se mariaient; des enfants naissaient... J'ai écrit que nous étions cachés. Je ne veux pas dire, physiquement cachés dans un grenier ou une grange, mais cachés face aux autorités allemandes. Mes parents n'avaient pas déclaré qu'ils étaient juifs et, bien sûr, ne portaient pas l'étoile. Je veux dire pas déclaré «officiellement» puisque, à la mairie de Chéronnac, tout le monde connaissait notre famille et savait que nous étions juifs. Peut-être que la fausse carte d'identité de papa servait à obtenir la carte d'alimentation nécessaire à l'achat de sucre, huile, farine, et autres denrées.



Chéronnac, 1943 – 1944



Chéronnac, 1943 – 1944

En plus des fonctionnaires à la mairie, tous les habitants de Chéronnac et des environs connaissaient notre famille et étaient au courant de notre situation. Ils savaient également que mes parents hébergeaient deux petites filles juives. Elles sont restées chez nous jusqu'à ce qu'un filon de la Résistance trouve le moyen de leur faire quitter la France. Elles étaient réfugiées à Limoges avec leur famille et maman et papa les ont recueillies quand leurs parents ont été arrêtés et déportés. Si nous avons survécu, c'est grâce aux fonctionnaires municipaux et à tous les habitants de Chéronnac et des alentours. Personne ne nous a dénoncés aux autorités et en plus, beaucoup nous ont aidés. Quand les Allemands venaient dans le village, quelqu'un venait vite nous prévenir d'aller dans les bois et d'y attendre le départ des autorités allemandes.

J'ai écrit plus haut que papa était actif dans la Résistance. Cela l'obligeait souvent à passer la nuit dehors et il avait besoin de savoir le matin s'il pouvait rentrer à la maison sans danger. Papa et maman avaient donc

établi un signal. Maman devait mettre le balai, recouvert d'un chiffon blanc pour que papa sache que tout allait bien et qu'il pouvait rentrer. Ils avaient décidé de ne pas se laisser prendre et déporter et avaient donc du poison pour eux et pour nous.

La petite ville d'Oradour-sur-Glane n'est pas très loin de Chéronnac et quand l'horreur a eu lieu là-bas, les flammes étaient visibles mais personne ne savait ce qui se passait ni si Chéronnac était aussi en danger. Tous les habitants du village, nous inclus, sont donc partis se cacher dans les champs et la forêt. Tous les hommes d'Oradour ont été fusillés. Les enfants ont été cherchés à l'école et emmenés rejoindre les femmes du bourg dans l'église. Après quoi l'église a été verrouillée et mise à feu. Seuls un enfant et une femme ont réussi à s'échapper et à survivre. Les Allemands voulaient punir et détruire Oradour-sur-Vayres, un centre de résistance très actif. C'est par erreur que les soldats sont allés à Oradour-sur-Glane plutôt qu'à Oradour-sur-Vayres. Les soldats envoyés faire ce triste travail étaient des Alsaciens et non des Allemands. L'Alsace ayant été annexée, les hommes devaient servir dans l'armée allemande.

Notre famille a donc survécu en dépit des peurs et des dangers. Il y a une lettre du docteur Chefdeville qui me rappelle une histoire que maman racontait. L'essence étant strictement rationnée, très peu de gens, à part les Allemands, y avaient droit. Or, une nuit, le docteur avait dû venir à Chéronnac pour une urgence. Entendant une voiture la nuit, maman avait cru que c'était la Gestapo qui venait arrêter notre famille. Le docteur lui aurait ensuite promis de toujours klaxonner d'une manière particulière afin qu'elle sache que c'était le docteur qui conduisait et qu'elle n'ait pas peur. Ces années de peur et toutes les expériences qu'ils ont vécu ont forcément contribué à la nervosité, aux névroses et aux problèmes de santé de mes parents.

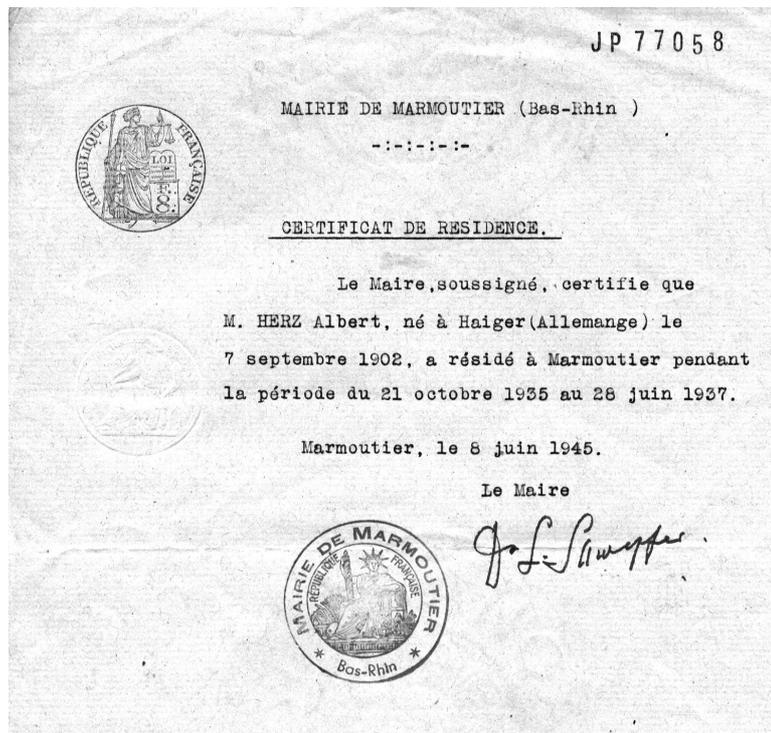
Maman parlait si souvent de la guerre, ses histoires étaient si vivantes et précises que j'en ai été fortement marquée. J'avais moins de deux ans et demi à la fin de la guerre donc il est très peu probable que j'aie de vrais souvenirs de cette période et pourtant j'ai l'impression que ce sont mes souvenirs et non les histoires racontées par maman. J'ai toujours eu l'impression d'avoir vécu la guerre, vécu les incidents dont elle parlait, au point d'avoir des cauchemars très longtemps après avoir atteint l'âge adulte.

Ankunft in Frankreich und Aufenthalt

<i>Eingereist 7 sept 1935.</i>	
<i>Belfort vom 7 sept 1935 bis</i>	
<i>Marmoutier vom</i>	<i>bis</i>
<i>Paris vom</i>	<i>bis 7 sept 1939</i>
<i>Engagé dans la Legion</i>	<i>bis März 1941</i>
<i>Limoges vom März</i>	<i>bis 12 Aug 1941</i>
<i>Cheromac vom 12 Aug 1941</i>	<i>bis 8 Mai 1945</i>
<i>Paris vom 8 Mai 1945.</i>	<i>" 2 Sept 1958</i>

1935.09.07 – 1958.09.02

Départ pour la France; dates et lieux de résidence



1935-1937 – Certificat de résidence

Mairie
de
Marmoutier
Arrondissement
Saverne
Département
Bas-Rhin

Extrait du Registre des Mariages

N° 2/1936

Monsieur Albert HERZ, marchand de bestiaux,
né le sept septembre de l'année
mil neuf cent deux à Haiger (Allemagne)
demeurant à Marmoutier et précédemment à Belfort
fils de Armand Herz et de Françoise Katzenstein, son épouse,
domiciliés à Haiger,
d'une part
et Mademoiselle Caroline WEILL, sans profession,
née le vingt-et-un mars de l'année
mil neuf cent dix
à Marmoutier
demeurant à Marmoutier
fille de Lazare Weill et de Pauline Weiler, son épouse,
domiciliés à Marmoutier, d'autre part,
ont contracté mariage à Marmoutier, le trois février
mil neuf cent trente-six.

Pour extrait conforme

Marmoutier, le huit juin
mil neuf cent ~~trois~~ quarante-cinq.

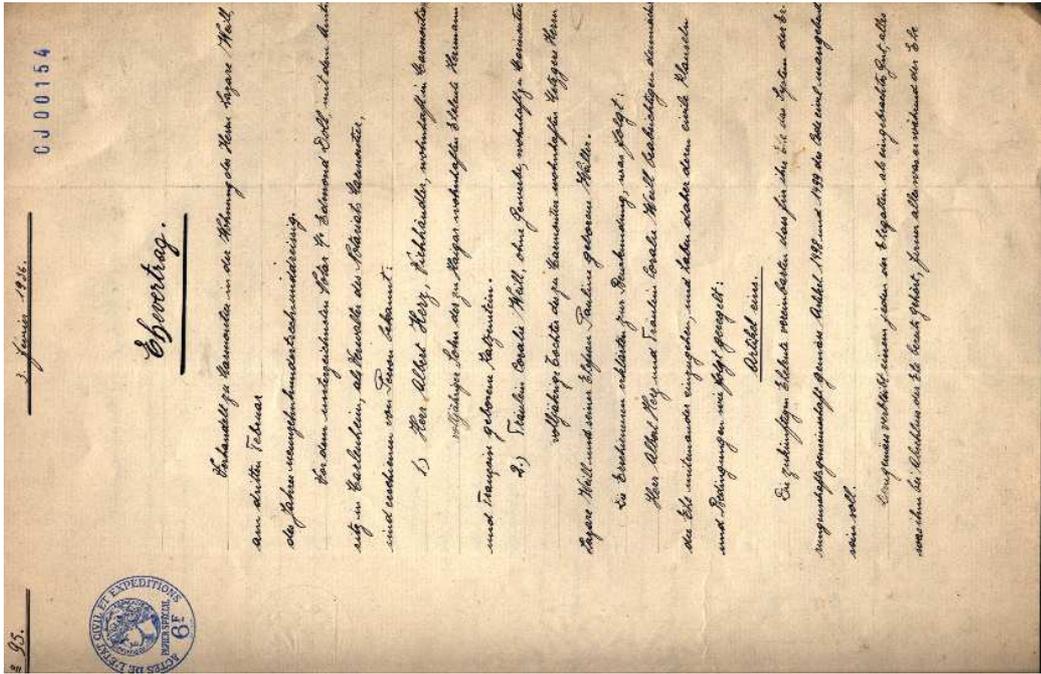
papier libre,
pour affaire adm.



L'OFFICIER DE L'ÉTAT CIVIL

J. L. Schaeffer

1936.02.03



1936.02.03 – Contrat de mariage

FRANCE

Certificat d'Identité et de Voyage
pour les réfugiés provenant d'Allemagne

N° 24764

Taxe : 35 francs

Nom du titulaire : *Albers*
Prénoms : *Albrecht*
Nationalité d'origine : *Allemand*
Lieu de naissance : *Haiser 1902*
Date de naissance : *5^e Oct. 1902*
Provenant de : *St. Allemaert*
Résidence de fait : *45 Rue des Biberons*
Profession : *Martintienne Paris*
Accompagné de _____ enfants

Le détenteur du présent titre n'a pas qualité pour obtenir un passeport français.
Il lui a été retiré le passeport N° *111* délivré le *27 8 35* à *Haiger*

SIGNALEMENT

Taille : *1 m 70*
Cheveux : *bruns*
Sourcils : *bruns*
Front : *ord*
Yeux : *bruns*
Nez : *vel.*
Bouche : *mes*
Barbe : _____
Menton : *ond*
Visage : *oval*
Teint : *Clair*
Signes particuliers : _____

Accompagné de _____ (nombre) _____ enfants :
Nom _____ Prénoms _____ Date de naissance _____

Photographie du titulaire et, le cas échéant, photographes accompagnants qui



Albrecht
Signature du titulaire.

1936.09.14



1937.11.02/03

Départ de la mère de Roger pour New York via Paris



Papa autour de 1938

CJ 63375

(traduit de l'allemand)

Extrait de Naissance.

Franziska (Françoise) HERZ, épouse
du marchand de bestiaux Hermann
Hertz de Haiger, Dillkreis, fils de
Abraham Katzenstein et de son épouse
Malchen née Marx, est née le
20 juillet 1873 à Allendorf près
Frankenau.

Ceci est certifié conforme à ce
qui se trouve dans les Registres de la
Synagogue de la Commune de Fran-
kenau.

Frankenau, le 1^{er} Décembre 1938.

Le Président de la Commune

(signé) Plant.

(cachet de la Synagogue
de la Commune de Frankenau)

Frankenau, le 29.12.1938.

Conformément au § 2 du Titre 2 de la
loi du 18.8.1938 concernant les chan-
gements de noms et prénoms, la
susnommée a déclaré, en date du
23.12.1938, qu'elle avait ajouté (aux
autres) le prénom de Sara, et
cela à partir du 1.1.1939.

L'Officier de l'Etat Civil,

(signé) Lüdde.

(Cachet devant: Etat Civil de Frankenau,
Arrondissement de Frankenberg).

Je soussigné, GUILLAUME de SALVATORE,
Expert-Traducteur-Interprète certifié que la
traduction qui précède est sincère et véritable
et conforme à l'original qui m'a été soumis en
langue allemande

"NE VARIETUR" N° 13.758

DIJON, le 25 AVR 1941



Vu pour régularisation
de la signature ci-dessus

Le Maire
de Dijon

(Signature)



1938.12.23

HESSISCHES HAUPTSTAATSARCHIV WIESBADEN
 ABT. 519/D AZ: 1452/139
Fragebogen für die Verfertigung von Umzugsgut 2
 (in doppelter Ausfertigung einzureichen)

1. a) Vor- und Zuname des Auswanderers: Franziska Sarah Herz
 b) genaue Anschrift: Haiger/Dillkreis, Isabellenstrasse 1
 c) Staatsangehörigkeit: Deutsches Reich
 2. Geburtsdatum: 20. Juli 1873
 3. Jude oder Nichtjude im Sinne des § 5 der Ersten Verordnung zum Reichsbürgergesetz vom 14. November 1935? Jude

4. Sind Sie ledig oder verheiratet? verwitwet
 5. Welche Personen wandern mit Ihnen zusammen aus?
 (Ehefrau, Kinder, sonstige Angehörige)

Empf. 15 JUNI 1939
 allein
 Jnl

- Name:
 Ehefrau: geb. am
 1. Kind: geb. am
 2. Kind: geb. am

Juden
 im Sinne des
 § 5 der Ersten
 Verordnung
 zum Reichs-
 bürgergesetz
 vom 14. No-
 vember 1935?

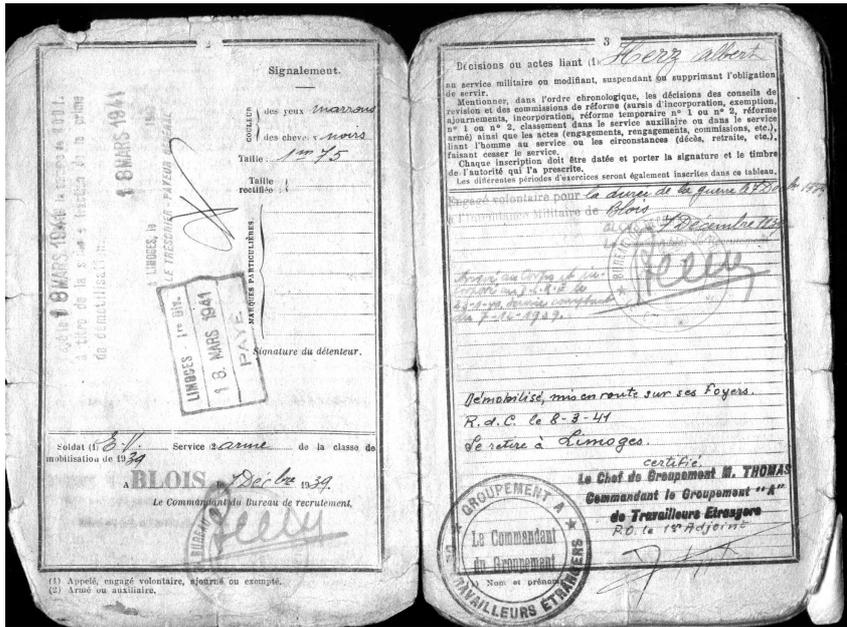
6. Wohin wandern Sie aus? Frankreich
 6a. Wo lagert das Umzugsgut? in der Wohnung
 7. Wo haben Sie und die mit Ihnen auswandernden Personen seit dem 3. August 1931 Ihren Wohnsitz gehabt? Haiger/Dillkreis
 Vom 1900 bis heute in (Ort) Haiger/Dillkreis
 Vom bis in (Ort)
 8. Welches Einkommen haben Sie bzw. die mit Ihnen auswandernden Personen versteuert? keins
 1936 R.M. ./.
 1937 R.M. ./.
 1938 R.M. ./.
 9. Welches Vermögen versteuerten Sie bzw. die mit Ihnen auswandernden Personen nach dem Vermögenssteuerbefreiung vom 1. Januar 1935? keins

Wenden!

Vordruck 1086. (S. 39. 10000.)

1939.06.15

Formulaire: émigration de grand-mère Franziska



EXTRAIT DU LIVRET INDIVIDUEL

NOM Herz Classe : 1939
 Prénoms : Albert Grades 2^e classe
 N° d'incorporation : 90729 successifs

Corps ou Service D.R.E.
 Unités successives C.P.R. - C.I.R.

Signature du Commandant d'unité et cachet du chef de corps

SIGNALEMENT
 Cheveux Noirs
 yeux Marrons
 front Développé
 nez Longue
 visage Ovale
 Renseign. physiologiques complém.

taille 1.70
 Marques particulières

CHANGEMENT DE CORPS

Passé le 12-5-1940
 au 3^e R. E.
 comme Lef. de 2^e CC.
 nouveau n° d'incorporation 90729

Signature des Commandants d'Unité

1940.05.12 – Changement de corps

LÉGION ÉTRANGÈRE

ALGÉRIE
ESPAGNE
CRIMÉE
ITALIE
MEXIQUE

EXTRÊME-ORIENT
DAHOMÉ
MADAGASCAR
SABARA
MAROC

TROUPES DU MAROC
DIVISION DE FES

3^e RÉGIMENT ÉTRANGER

CERTIFICAT DE BONNE CONDUITE

Le (1) Colonel LAFLES
 Commandant le 3^e Régiment Étranger d'Infanterie certifie que le (2)
Légionnaire de 2^e Classe HERZ, ALBERT.
N° d'incorp. 90729.
 né le 7. Septembre 1902, à HAIGER
 département d' Allemagne
 a tenu une bonne conduite pendant tout le temps qu'il est resté sous les drapeaux, et
 qu'il a constamment servi avec Honneur et Fidélité.

FES, le 2. Septembre 1940.

BATAILLES INSCRITES AU DRAPEAU

1940.09.02

Groupement A de Trav.Etr.
Groupe A 5

I N V E N T A I R E

des effets emportés par le travailleur *Hertz*
Mle. *90729* démobilité le *7 Mars 1941* et dirigé
sur *deux*

NATURE DES EFFETS

1 capote	1 mouchoir
1 serviette	1 cravate
1 vareuse de drap	1 m. soie
1 culotte de drap	1 chemise
1 paire de bandes mol.	1 chignon
1 paire de brodequins	1 quart
1 caleçon	1 cuiller
1 bonnet de police	1 fourchette
1 chemise	

Certifié exact:

L'intéressé:

Hertz

Mou Arfa, le 6 Mars 1941

Le Chef du Groupe A 5 de T.E.

Mr. SEMLIN

Semlin

Un article rayé

Semlin

Groupement A de Trav.Etr. Groupe A

Certificat de Cessation
de Paiement

Mr. SEMLIN, p.i. Chef du Groupe A 5 de Trav.Etr.
certifie que le travailleur *Hertz* Mle. *90729*
démobilisé, a été aligné en soldes et vivres jus-
qu'au *neuf* Mars 1941 inclus, et qu'il cesse
d'être compris sur la feuille de journées de l'unité
à compter du *dix* Mars 1941

A percevoir au départ:

9	frs. s. à l.	9.00	
6	"	pr. a. 80	3.60
Total		12.60	

27 jours vivres en nature

Mou Arfa, le 6 Mars 1941
Mr. SEMLIN

LE
CHIEF DU
GROUPE A 5

1941.03.06

GROUPEMENT A 18
TRAVAILLEURS ÉTRANGERS

733

AVIS DE DEPART
GROUPEMENT A 18
TRAVAILLEURS ÉTRANGERS
DU DÉPART DES CONTRÔLES

Le 8/3 1941 pour Limoges via Crau - Marseille par train.

N° : 30729 Herz 2^e cl. 5

Grade : Groupe Démobilisé et renvoyé dans ses foyers
en exécution des prescriptions de la
D.C. 1284-CE en date du 9 août 1940
du G.C. C.C. C.P. des T.A.

Se retire à Limoges 19 rue des
Tanneries
Foyers des contrôles le 10/3 1941.

BO-APP. le 8/3 1941.
Le Chef de Groupement M. THOMAS
Commandant le Groupement A de
Travailleurs Étrangers
Le 1^{er} Adjoint

DESTINATAIRE
L'intéressé.
3^e R.E.I.
Bureau des détails.

ADRESSES.

GROUPEMENT A
Le Commandant
du Groupement
TRAVAILLEURS ÉTRANGERS

1941.03.08 / 10

Classe de mobilisation : 1923
Classe de recrutement : 1939 EVDG N° 174/1

CENTRE DE DÉMOBILISATION DU DÉPÔT
du DÉPART DES CONTRÔLES

ARME : Leptomitraine Inf. GRADE : 2^e cl.
NOM : Herz PRENOMS : Albert
DATE DE NAISSANCE : 7.9.1902 LIEU DE NAISSANCE : Kaizer
NATIONALITÉ (2) : Allemande Naturalisée - Indigène musulman non natu-
ralisé - Ne justifiant d'aucune nationalité (article 3 de la loi de recrutement)

SITUATION DE FAMILLE (2) : Célibataire - Marié - Veuve - Divorcé : 1 enfant
PROFESSION (exercée avant les hostilités) : marchand
ADRESSE (avant les hostilités) : Hillimolard (L. s. Bl.)
ADRESSE (ou se retire l'intéressé) : Groupe A 18 Limoges

BUREAU DE RECRUTEMENT : Blois N° Me 126
DERNIER CORPS D'AFFECTATION (au 25 Juin 1940) : G.V.D.G.

CENTRE OU CORPS MOBILISATEUR, localité, unité ou dépôt rejoint ou moment
du dernier appel sous les drapeaux (2) : G.V.D.G.

Affecté spécial au titre de l'Établissement (2) : G.V.D.G.

S.N. 15-341 Tr. SUB-EST
MARSILLE-CHARLES.G.V.

Empreintes des deux pouces		Signature de l'intéressé
Gauche	Droit	
[Empreintes]		Albert Herz

A Fes le 8^e Sept. 1940.
Le Commandant
du Centre de Démobilisation
(Cachet et signature)

Chère, R.d.C. le 8-3-41
(1) de la fiche par série de trois exemplaires.
(2) Rayer la mention inutile.

Le Chef de Groupement M. THOMAS
Commandant le Groupement "A"
Travailleurs Étrangers
3^e R.E.I. 1^{er} Adjoint

Fes, 1940.09 et Marseille, 1941.03.15

10

No 156 B

Albert
Eliane

Le vingt-trois janvier mil neuf cent quarante à Paris
à seize heures, est née à Avenue Baudin

du sexe féminin de Albert HERZ, médecin, et
à Hediger (Allanagnac), le sept septembre mil neuf cent deux
et de Caroline Weill, son épouse, sans profession, née
à Clamart (Paris - XIVe) le vingt-trois mars mil neuf cent dix
domiciliés à Chéroux (Haute-Vienne).

Yankee à Comté de Queens, Etat de New-York (Etats-Unis d'Amérique) le douze avril mil neuf cent trente quatre avec Roger Morris FISCHER, selon acte transcrit au Consulat Général de France à New-York le 17 décembre 1968.

Dressé le vingt-cinq janvier mil neuf cent quarante à seize heures, après constatation par le médecin commis à cet effet et déclaration faite par le père.

Lecture faite le déclarant a signé avec succès.

Joséph Debever, Médecin au Maire,
délégué aux fonctions d'officier de l'état civil de la commune de Limoges.

Albert Herz

Reçu par nous

1943.01.23 – Eliane, Certificat de naissance

F. F. I.
 5^e RÉGION N° 11610

Comité Départemental de Libération Nationale

MILICES PATRIOTIQUES

M. *Herz Albert*
 né le *7 sept. 1902*, à *Haique (Allemagne)*
 demeurant à *Chéronnac*

a contracté l'engagement de servir dans les

MILICES PATRIOTIQUES

Il attendra sur place, dans son emploi, son affectation.

En campagne, le

LE CAPITAINE COMMANDANT
 LES MILICES PATRIOTIQUES :



1944-1945

DOCTEUR C. CHEFDEVILLE
 ANCIEN EXTERNE DES HOPITAUX DE PARIS

BOULEVARD GAY-LUSSAC
 ROCHECHOUART
 (HAUTE-VIENNE)

CONSULTATIONS DE 1 H. A 3 HEURES
 TÉLÉPHONE 0-26

II Avril 1955

Certificat sur papier libre pour
 l' Autorité Militaire

Je soussigné, certifie avoir donné
 mes soins au cours des années 1941-1945 à Monsieur
 HERZ Albert, alors réfugié à Chéronnac (Haute-Vienne).

Monsieur HERZ, en raison des persé-
 cutions dont étaient alors l'objet les Israélites,
 vivait caché à Chéronnac, dans des conditions précaires.
 Son système nerveux s'est trouvé ébranlé par les
 épreuves subies, et les troubles généraux et nerveux
 qu'il présente actuellement découlent selon toute
 probabilité des troubles identiques qu'il m'a été
 donné de constater en 1941-1945.



1955.04.11 attestation medicale_dr_chefedville.eps

1945–2013

À la fin de la guerre, le 8 mai 1945, la famille a quitté Chéronnac et est retournée à Paris où nous avons retrouvé notre appartement de la rue des Abbesses et c'est là que j'ai passé toute mon enfance jusqu'à notre départ pour New-York. Il y avait seulement une cuisine et deux pièces communicantes. La plus grande servait de chambre à coucher pour mes parents ainsi que de salon et même de salle à manger quand nous avions des invités. Ma sœur et moi dormions dans la plus petite. C'est aussi là que nous mangions quand nous étions juste en famille, que nous faisions nos devoirs... La cuisine était minuscule, toute en longueur, avec un évier au bout. On y faisait, bien sûr, la cuisine et maman réussissait à y préparer de délicieux repas car elle était très bonne cuisinière. Nous n'avions ni réfrigérateur, ni glacière. C'est dans cette cuisine que nous nous lavions, à l'évier avec un gant de toilette, et aussi que maman faisait la lessive. Chaque lundi matin elle faisait bouillir de l'eau dans une espèce de grande cuve dans laquelle elle faisait tremper le linge, puis le frottait, le rinçait et l'essorait à l'évier. Bien entendu, tout se faisait à la main, sans l'aide d'une machine à laver. Quand nous rentrions de l'école le linge était accroché dans la cuisine et pendait au dessus de nos têtes, et même sur nos têtes, si le morceau était grand. Le mardi était jour de repassage et maman repassait tout, même les caleçons! Quant aux toilettes, c'était ce que l'on appelle des «toilettes turques», situées à l'entre-étage et partagées avec les locataires de six ou sept appartements. Je ne sais pas si l'expression «toilettes turques» est raciste mais je n'en connais pas d'autre pour décrire des toilettes qui ne sont qu'un trou au-dessus duquel on s'accroupit pour faire ses besoins. Difficile de ne pas se faire mouiller quand on actionne la chasse d'eau. Constipation garantie!

Je pense que nos jeunes, du moins en Amérique du Nord, ne peuvent pas imaginer que l'on puisse vivre comme cela, être propre sans douche ou baignoire, ne pas avoir sa propre chambre, survivre avec seulement une radio, et être heureux dans ces conditions. Je ne me souviens pas d'avoir jamais pensé que j'étais pauvre ou mal logée. C'était comme ça, donc c'était normal!

La vie pendant cette période d'après guerre n'était pas facile en France, ni d'ailleurs où que ce soit en Europe. Dans les villes on manquait de logements et de nourriture. Il y avait des restrictions. Il fallait obtenir chaque mois à la mairie des tickets donnant droit à son quota de pain, de farine, de sucre, d'huile, de viande, etc. Je ne suis pas sûre combien d'années cela a duré, mais en tout cas assez longtemps pour que je m'en souviennne.



De retour à Paris en 1945



Rue des Abbesses telle que je l'ai connue



En visite à Marmoutier: été 1946

Papa a écrit que nous sommes retournés à Paris le 8 mai, à la fin de la guerre et j'imagine qu'il a repris le travail chez Max et Blanor quelques jours plus tard. J'ai une attestation, tamponnée par le Commissaire de Police notant que papa avait recommencé à travailler le premier mai 1945. Comme l'attestation a seulement été écrite en 1946, il y a sans doute eu une erreur de date. Mes parents ne seraient pas retournés à Paris avant la fin de la guerre et ensuite papa a certainement eu besoin de quelques jours pour tout organiser avant de pouvoir reprendre le travail d'autant plus que toutes sortes de papiers et d'autorisations étaient exigés quand il s'agissait de réfugiés. Entre autres documents, j'ai une lettre attestant que la maison Max et Blanor engageait papa pour une durée d'un an, sous réserve de l'approbation du Ministère du Travail.



À Belfort avec mes grands-mères et tante Gerda

Papa avait donc repris le travail et, vite, ce fut le retour à la vie normale. Dès l'été 1945 mes grands-parents maternels étaient retournés à Marmoutier, tante Gerda et grand-mère Franziska à Belfort. Nous sommes allés en Alsace ou, du moins, à Belfort pendant l'été et il y a quelques photos prises lors de notre visite. Celle de ma sœur et moi avec nos deux grands-mères et une autre avec seulement ma sœur et moi ont été prises dans le parc entourant la petite maison que louait tante Gerda. Comme sur les photos de la même époque à Paris, et en fait pendant toute notre enfance, on peut voir que maman nous habillait et nous coiffait presque toujours comme si nous étions des jumelles. En réaction, je n'ai jamais habillé ou coiffé mes filles comme si elles étaient des copies carbone! Ce qui est amusant, c'est que maintenant mes deux plus jeunes petites-filles demandent à leur mère de leur acheter les même robes.

Puisque j'en suis à 1945, je voudrais parler d'une photo de mes tantes paternelles et de leurs maris. Au dos on peut lire «Central Park Hotel, le 28 novembre 1945». De gauche à droite on voit Else Heumann, Rosi Isenberg, Oscar Isenberg et Carl Heumann. Je ne sais pas quand tante Rosi est arrivée à New-York et je ne connais pas non plus les détails du périple de tante Else. Je sais que quand elle s'était enfuie de l'Allemagne, elle l'avait fait en passant par Barcelone. Y avait-elle passé toute la guerre ou avait-elle réussi à se rendre en Colombie, puis au Pérou? Dans le premier cas elle s'arrête à New-York, en route vers l'Amérique du Sud. Dans le deuxième, il s'agit d'un voyage pour voir sa sœur. Les deux hypothèses sont possibles et d'une façon ou d'une autre, elles célèbrent leurs retrouvailles à Central Park.



Tantes Else et Rosi et leurs maris Oscar et Carl



1947: Arlette et Eliane

À Paris, papa doit attendre le 30 août 1947 pour être enfin naturalisé. Il n'obtient donc la citoyenneté française que douze ans après son arrivée en France. J'ai l'acte officiel signé par le Président du Conseil, Paul Ramadon ainsi que la lettre de félicitations de l'Amicale de la Légion Étrangère. Papa a bien sûr gardé une copie du *Journal Officiel de la République Française* du 7 septembre 1947, dans lequel son nom paraît dans la liste de personnes naturalisées à cette date. Maman et papa ont dû pousser un gros soupir de soulagement. Papa fêtait ses 42 ans ce même jour.



Juillet 1947: La famille à Berck-Plage



Juillet 1948: Arlette et Eliane à Berck-Plage



1947: À Belfort avec tante Else



1950–1951: Eliane à l'école

C'est aussi en 1947 que commence notre pèlerinage annuel à la plage. Maman louait un petit appartement meublé et, puisque papa travaillait, il était seulement avec nous pendant les fins de semaine. Nous passions un mois à la plage chaque été, suivi d'un autre mois partagé entre Marmoutier et Belfort car maman était convaincue qu'un enfant ne pouvait pas être en bonne santé s'il restait à Paris l'été. En regardant les photos annuelles, on peut faire une étude des maillots de bain portés par les petites filles en France après guerre et pendant les années 50!

C'est à Berck-Plage que nous allons en juillet 1947 ainsi que les deux étés suivants. Mes souvenirs sont à la fois peu nombreux, très précis et très visuels. Je me souviens en particulier des dunes, de longs bancs de sable blanc entourés de barbelés avec de grosses pancartes indiquant «Interdit! Mines». L'image était claire: pas besoin de savoir lire pour comprendre! Je peux aussi «voir» tous les malades que l'on amenait à la plage sur des espèces de lits roulants et qui restaient là, couchés. Il paraît que l'iode et l'air à Berck sont particulièrement efficaces pour aider à guérir le rachitisme et les maladies des os. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous y sommes allées trois étés de suite. J'avais une scoliose et je ne sais quel autre problème d'os.

Une fois arrivées à la plage le matin, ma sœur et moi devions tout d'abord construire une espèce de chaise en sable pour maman. Plutôt qu'une véritable chaise, c'était un gros dossier en sable contre lequel maman pouvait s'adosser. Ce rituel a continué pendant des années,

jusqu'à ce que maman décide qu'elle louerait une chaise longue.

D'autres rituels associés à la plage et à la baignade ont commencé à Berck. Lorsque nous nous baignions, maman était debout, dans l'eau jusqu'aux chevilles, une serviette pliée sur son bras. Nous entendions de façon répétée: «Assez loin! Attention à la vague! Revenez!». De plus les règles concernant la baignade étaient très strictes. Il fallait attendre deux heures après le petit déjeuner et trois heures après le repas de midi avant d'avoir le droit d'aller dans l'eau puisque, si on n'avait pas fini de digérer, on risquait la noyade. Pas le droit non plus d'aller dans l'eau à marée basse car le courant pourrait nous tirer au loin. Je me demande pourquoi nous n'avons pas appris à nager en dépit des leçons de natation que nos parents nous payaient!

J'ai un autre souvenir lié à Berck-Plage. Ma sœur et moi avions peu d'appétit et, souvent, nous ne voulions pas manger. Cela enrageait d'autant plus maman qu'il était encore bien difficile de se procurer de la nourriture pendant ces années d'après-guerre. Un midi maman nous avait préparé une escalope de foie de veau que nous n'avions pas mangée et elle était particulièrement fâchée. Elle nous a dit que puisque nous ne mangions pas les bonnes choses qu'elle nous donnait, elle allait nous mettre à l'orphelinat! Elle nous a alors fait marcher jusqu'à une maison qui avait une grande porte-cochère en bois et une espèce de corde qui actionnait la sonnette. Maman nous disait qu'elle allait nous laisser dans ce soi-disant orphelinat. Elle a fait semblant de sonner et, surprise, il n'y avait personne. Il fallait donc qu'elle nous garde! Elle espérait apparemment que nous mangerions si elle réussissait à nous faire assez peur. Ce qui est sûr, c'est que j'étais pétrifiée; l'image de ce moment où nous attendions devant cette porte, qui me semblait monumentale, est restée claire et gravée dans mon esprit, encore maintenant, plus de soixante ans plus tard.

J'ai l'impression que la ruse de maman n'a pas eu les effets escomptés car j'ai toutes sortes de souvenirs associés au même problème. Je me souviens par exemple de ma grand-mère maternelle qui enlevait discrètement une partie de la nourriture de notre assiette pour que nous ne nous fassions pas gronder par maman. Grand-mère jetait les morceaux non mangés sous la table, au grand bonheur du chat. À Paris, ma sœur et moi laissions parfois nos tartines du petit-déjeuner derrière la chaudière dans la cuisine. Résultat, le jour du grand nettoyage, maman trouvait toute une pile de tartines sèches. Bien sûr, nous nous faisons gronder et punir!



La fontaine à Marmoutier: trois générations

Comme je l'ai écrit plus haut, après le mois de juillet à la plage, nous partions pour Marmoutier et Belfort. Papa était en vacances en août et venait donc avec nous. C'est en 1947 que, pour la première fois, j'ai rencontré tante Else en visite comme nous à Belfort. C'est aussi de 1947 que date la première des photos traditionnelles des enfants de la famille, debout sur la fontaine, place de l'église à Marmoutier. La deuxième, avec mes filles Mychèle et Seline, date de 1982 et dans la troisième, de 1996, on voit ma petite-fille, Rachel, la fille de mon aînée prise alors que Roger et moi avons emmené Mychèle et Rachel visiter l'Alsace. Il faudrait maintenant que ma benjamine, Seline, amène ses enfants en pèlerinage à Marmoutier et prenne la photo obligatoire de ses trois enfants, debout sur la fontaine! Pendant ce voyage j'ai eu le plaisir de montrer à Mychèle la maison de mes grands-parents; elle n'avait pas changé sauf que la boucherie s'était transformée en mercerie. Ce fut aussi l'occasion de visiter le musée créé quelques années auparavant dans une maison appartenant à un habitant juif de Marmoutier. C'est dans cette maison qu'il y avait la *mikvah* (bain rituel) utilisée par les juifs de Marmoutier. C'est un musée des arts et traditions populaires et l'on peut y voir les meubles et les poteries typiques de la région.... La partie la plus émouvante pour Mychèle, Roger et moi était la salle sur les juifs de Marmoutier dans laquelle le lutrin, les livres de prière et les *tefillin* (phylactères) de mon grand-père étaient exposés.

Qu'en était-il de notre judaïsme et de notre identité juive? Cette dernière était très forte mais dans la pratique, elle se résumait à peu de choses. Les enfants juifs devaient travailler fort à l'école et les juifs, adultes et enfants devaient ne pas se faire remarquer. Nous ne gardions pas cachère, du moins pas après la guerre. Mes parents jeûnaient à *Kippour*, mangeaient des *matzot* à *Pessach*, mais à part cela observaient très peu les fêtes. Observer les fêtes voulait essentiellement dire préparer le repas traditionnel alsacien, associé à la fête, mais pas de prières, de bougies, de *Seder*.... Souvent des amis ou des membres de la famille se joignaient à nous pour le repas.

Les traditions culinaires alsaciennes présentent quelques particularités. Sans doute parce que les juifs alsaciens étaient pauvres, ils ne laissaient rien perdre. Ils utilisaient très souvent la graisse d'oie et il y avait des recettes qui intégraient tous les bas morceaux qui ne coûtaient pas cher. Comme ailleurs les juifs devaient trouver des recettes qu'ils pouvaient préparer le vendredi et garder au chaud pour le repas de samedi midi, après la synagogue. Déjà maman, et moi encore plus, avons transformé les recettes pour les rendre plus légères, plus saines et plus faciles à

digérer. Pourtant certaines recettes restent de rigueur comme les *Matzoknepfle*, boulettes de farine de *matza* pour mettre dans la soupe. Mes petits-enfants ne me pardonneraient pas de les omettre!

Étrangement puisque l'huile et les aliments frits sont à l'honneur au moment de *Channoucah*, pas de beignets chez les juifs d'Alsace. Il fallait servir un *Hutzelwecke*, un délicieux pain aux fruits secs et aux noix, fait avec de la levure de boulanger. Les beignets par contre étaient à l'honneur au moment de *Pourim* et maman en faisait une quantité énorme. Elle devait en faire une bonne centaine à la fois! Ils ne sont pas comme les beignes nord-américaines, avec un trou au milieu, mais beaucoup plus petits, ronds et absolument délicieux. En en faisant autant, maman suivait certainement la tradition car j'ai lu que les juifs alsaciens en remplissaient des paniers à linge et que les enfants déguisés allaient de maison en maison et chantaient afin de recevoir des beignets. L'équivalent du *Trick or Treat* de *Halloween*! Je n'avais ni entendu parler, ni goûté de *Gefiltefish* avant d'arriver à New-York. En Alsace on faisait plutôt une carpe farcie ou une carpe à la juive. Pour la Pâque maman faisait aussi des *Gremselich*, c'est-à-dire des croquettes frites et sucrées faites avec des *matzot* et des pommes.

Nous n'étions membres d'aucune synagogue mais mes parents allaient parfois à la synagogue de La Victoire, surtout quand ils observaient un *Jahrzeit* et pour *Rosh Hashanah* et *Yom Kippour*. Pour ces fêtes il fallait payer pour avoir une place, ce que mes parents ne faisaient pas. Je ne sais pas pourquoi; peut-être était-ce trop cher. Papa s'asseyait dans la section des hommes et nous allions du côté des femmes avec maman qui s'asseyait là où il y avait des places inoccupées. C'était pour moi l'occasion d'une terrible humiliation car invariablement, au bout d'un moment, une femme arrivait et nous tapait sur l'épaule en disant: «C'est ma place». Je me souviens que j'étais très gênée et que mon visage devenait écarlate!

Mes parents voulaient nous donner une éducation juive et nous allions donc le mercredi et le dimanche matin à la synagogue de La Victoire. Nous devions apprendre à lire l'hébreu et connaître un peu d'histoire juive. Je n'ai malheureusement pas appris grand-chose et ce n'est que beaucoup plus tard, en tant qu'adulte, que j'ai commencé mon éducation juive.

À treize ans, après un examen bidon, les filles faisaient ce qu'on appelait «l'Initiation Religieuse». Elles n'avaient pas droit à une *Batmitzvah* et cette cérémonie de groupe la remplaçait. Les filles portaient une longue

robe blanche, comme les filles catholiques lors de la Communion Solennelle. Le dimanche après-midi, le groupe assistait à un office, debout à l'avant de la synagogue, chantait un hymne ou deux et était béni par le rabbin. À la synagogue de La Victoire les filles n'étaient pas appelées à la *Torah* et ne chantaient pas la *Haftorah*. Comme on peut le voir sur les photos, je portais la robe qui avait été achetée pour ma sœur. Petite parenthèse, j'ai également porté sa robe de mariée.



Initiation religieuse: 1953 et 1956



1955: À Fourras avec les familles Villard et Découty

Jusqu'en 1957, aucun évènement saillant ne me vient à l'esprit à part la mort de ma grand-mère maternelle en juillet 1951. Mes grands-parents avaient quitté Marmoutier pour s'installer à Paris, j'imagine parce que grand-mère Pauline souffrait d'un cancer de l'estomac. À Paris, elle avait plus facilement accès à des soins médicaux que dans une petite ville et aussi elle était proche de ses deux enfants.



1955 (Vichy) et 1957 (Divonne-Les-Bains)

Pour le reste, ma sœur et moi grandissions, allions à l'école, partions en vacances.... J'étais une petite fille assez timide et sage et je ne questionnais guère ce que l'on me disait, ce qui d'ailleurs était fortement découragé. Le mercredi nous n'avions pas d'école et maman nous amenait visiter, ou invitait, une amie ou une cousine; si nous avions de la chance il y avait des enfants avec qui jouer. Sinon il fallait jouer seule et surtout ne pas faire de bruit car les enfants doivent «être vus mais pas entendus». Maman, toujours inquiète, nous amenait et nous cherchait à l'école, donc quatre fois par jour puisque nous rentrions à la maison pour le déjeuner. Je ne suis jamais allée à l'école toute seule avant de commencer le lycée à l'âge de onze ans. Si l'un de nous, même papa, avait quelques minutes de retard, maman était à la fenêtre, essayant de nous apercevoir au loin, presque immédiatement en état de panique. Elle ne semblait jamais penser que nous avions tout simplement raté l'autobus mais imaginait le pire. Résultat des années de guerre?



Max et Blanor: Papa au travail

L'année 1957 a été une année pivot dans la vie de la famille. En juillet tante Rosi est morte subitement. Papa, ému, troublé et triste, est allé au travail comme d'habitude. Le soir, il est rentré et a annoncé qu'il ne travaillait plus pour Max et Blanor. Je ne sais pas trop ce qui s'est passé, mais il y a eu une altercation quelconque. Papa s'est donc retrouvé sans travail et a essayé de s'établir à son compte, mais monter une affaire à l'âge de cinquante-cinq ans n'est pas une chose facile. La situation économique en France à cette époque rendait cette tâche encore plus ardue. Politiquement, c'était aussi une période difficile, en partie à cause de la guerre d'Algérie et de l'instabilité gouvernementale. De plus, il semble qu'il y ait eu un renouveau d'antisémitisme à cette époque.

À tout cela s'est ajouté un autre évènement décisif qui, joint au problème de papa, a mené à notre émigration vers les États-Unis. Je m'explique. Nos cousins Bertha Katz et «oncle» Louis (Miller - pas un vrai oncle) voyageaient en Europe tous les deux ans et mes parents les recevaient et les accueillaient chaleureusement. Ils ont invité ma sœur Arlette à passer

l'été 1957 chez eux. Ils avaient l'intention de voyager en Europe en 1958 puis l'année suivante ce devait être mon tour d'être invitée. Arlette était donc à Brooklyn, sans doute éblouie par une vie très différente de la nôtre. Quoi qu'il en soit, elle est rentrée à Paris fiancée à un génie de New-York, mathématicien, parlant couramment le français et le japonais. Arlette allait donc se marier et vivre à New-York. Notre famille était petite et unie et nos parents n'aimaient pas l'idée qu'un océan nous sépare d'Arlette. Ses fiançailles ont pesé lourd dans la balance et donc dans notre décision de quitter la France. Mes parents ont entamé les démarches. «Oncle» Louis nous a parrainé et nous avons obtenu le visa sans difficulté.



Août 1957: Arlette en visite chez Roger et famille

Le plan était que le jeune homme en question passerait l'été en France avec nous, rencontrerait la famille puis que nous partirions tous ensemble pour New-York en septembre. Tant que tout se passait par lettres et poèmes d'amour, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes mais l'arrivée de Robert a changé la situation. C'était un désastre! Arlette a rompu ses fiançailles et le beau Robert est reparti tout seul. Que faire? C'était fin juillet, notre appartement était vide, tout était liquidé et prêt pour notre départ le 2 septembre sur *l'Île de France*, donc nous sommes partis comme prévu.



Juillet 1958: Robert (à droite) avec Arlette, Eliane et des amis

Avant de quitter l'Europe, papa voulait visiter la tombe de son père et nous sommes donc allés à Haiger au mois d'août. Nous sommes restés chez les anciennes voisines de papa, les sœurs Hanna et Mina. Nous avons visité certains des amis de papa, en particulier la famille d'un boulanger, à Allendorf; ils s'appelaient Pedsî et Hildegatte, mais je ne connais pas leur nom de famille. Ce sont eux qui nous ont appris à préparer le pain aux pommes de terre que j'ai souvent fait après mon mariage. Une jeune fille était aussi en visite à Haiger, la fille d'un des frères Hirsch qui avait immigré en Israël et nous avons passé beaucoup de temps avec elle.



Août 1958: La famille à Haiger



Septembre 1958: L'Île-de-France

Parmi les photos que j'ai choisies pour évoquer les années 1957 et 1958, il y en a une d'Arlette et de Roger, datant de 1957. Rien d'étonnant à cela. Ruth Hollander (Fischler) était petite cousine de Bertha Katz et aussi de mon père. Quand elle a su qu'Arlette était à New-York pour l'été, elle l'a invitée à passer une semaine chez elle. D'ailleurs, je taquinais souvent Roger car je savais qu'il avait été très favorablement impressionné par cette jeune et jolie Française, toute pleine de vie. Il lui avait offert un cadeau: un disque des Platters qu'elle ne pouvait d'ailleurs pas écouter à Paris puisque nous n'avions pas de tourne-disque!

Nous sommes arrivés à New-York le 7 septembre 1958, jour de l'anniversaire de papa; il fêtait ses 56 ans. Petite parenthèse : on ne peut pas éviter de remarquer combien d'événements importants dans sa vie ont eu lieu un 7 septembre. Dès le lendemain, j'ai rencontré Roger et ses parents.

Comme toujours l'immigration amène son lot de problèmes. Ce n'est jamais facile de recommencer à zéro, et encore moins quand on n'est plus tout jeune. D'une part, ni maman, ni papa ne parlaient l'anglais.

De plus maman, qui n'avait jamais travaillé, devait se trouver du travail. Plus de café l'après-midi avec les amies! Elle a travaillé pour une famille juive; elle faisait la cuisine, le ménage et s'occupait des enfants. Un détail amusant: la dame ne pouvait pas concevoir qu'Arlette, à 18 ans, n'ait pas de petit ami et lui a donc immédiatement arrangé une sortie avec deux jeunes hommes juifs. Le deuxième est très rapidement devenu son fiancé, puis son mari. Papa a d'abord travaillé dans l'usine de parapluie d'oncle Louis, travail très mal payé et peu agréable. Assez rapidement il s'est trouvé un poste de commis dans le magasin à rayons, Kleins. La vie de maman et de papa avait bien changé!

Les débuts ont été difficiles. En plus de subvenir aux besoins quotidiens, il fallait acheter des meubles. Toute la famille a contribué. J'allais bien sûr à l'école mais aussi je gardais un petit garçon tous les après-midi. Les fins de semaine maman et moi travaillions souvent pour un traiteur. Nous aidions à préparer les aliments et la salle puis nous servions les invités quand il y avait une réception à la synagogue. Ma future belle-mère organisait ces repas et j'ai donc travaillé pour elle, mais aussi pour d'autres traiteurs. Maman s'est trouvé quelques clients privés pour qui elle cuisinait et servait quand ils invitaient des amis. Nous nous sommes bien débrouillés et l'argent de la Wiedergutmachung (compensation) a aidé.

Papa, a renoué le contact avec les membres de sa famille ayant émigrés aux États-Unis, en particulier son oncle, le frère de son père, ainsi que ses cousins. Nous avons rencontré les cousins à Baltimore, Ruth Herz dans les faubourgs de Washington D.C., Kurt Herz à New-York.... Malheureusement à cette époque de ma vie je n'étais guère intéressée par l'histoire de la famille; de plus les personnes âgées étaient souvent baptisées oncle untel ou tante untel même s'il n'y avait aucun lien de famille. Combien je regrette maintenant mon manque de curiosité et combien je voudrais pouvoir poser toutes les questions que je n'ai pas posées!

Ma sœur et moi avons étudié l'anglais ce qui nous facilitait la vie. Arlette a travaillé dans un magasin à rayons pendant ses fiançailles et jusqu'à la naissance de son premier enfant. Elle n'a jamais parlé de difficultés d'ajustement et j'imagine qu'elle a assez facilement vécu les changements puisqu'elle était prise par son nouvel amour. Quant à moi, je sais que j'ai trouvé l'ajustement à une nouvelle culture difficile. J'avais quinze ans et demi, âge où souvent on se cherche et ne se sent pas très bien dans sa peau, ce qui était mon cas. Cela m'a pris deux ans avant de me sentir bien intégrée et confortable dans ma nou-

velle vie, processus rendu plus difficile à cause de ma timidité et de ma naïveté. Les jeunes vivaient très différemment. À Paris, nous sortions en groupe plutôt qu'en couple mais une fois à l'école à New-York, j'ai appris qu'il fallait sortir avec un garçon le samedi soir. Les filles semblaient penser que les Françaises étaient toutes libertines, couchaient avec n'importe qui, et donc m'éloignaient quand leurs copains étaient présents. L'école du quartier, Walton, était une école de filles et mes camarades de classe étaient gentilles avec moi à l'école mais évitaient de m'inviter aux fêtes car elles craignaient que je ne leur vole leur petit ami. L'ironie est que j'étais jeune de ce point de vue et nullement prête ou intéressée à avoir un copain. Par contre elles m'aimaient beaucoup le matin quand je corrigeais, ou même écrivais, leurs devoirs de français. Aussi la désinvolture entre les gens me semblait bien étrange. J'avais l'habitude de donner la main ou d'embrasser les gens pour dire bonjour et au-revoir. Le *Hi*, avec les mains le long du corps m'a posé bien des problèmes. Le geste de donner la main était tellement automatique que des centaines de fois je me suis retrouvée, gênée, la main tendue devant moi alors que la personne en face de moi disait simplement *Hi* ou *Bye*. Ce n'est qu'une toute petite chose mais cela me rappelait journalièrement que j'étais étrangère. Après que des liens d'amitié se soient créés, tout a semblé plus normal.

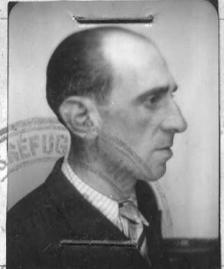
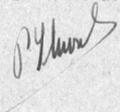
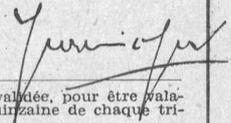
Après l'obtention de mon diplôme du niveau secondaire, j'ai partagé mon temps entre les études littéraires à l'université—Hunter College, Université de la Ville de New York—et le travail chez Penny Frocks, une petite usine de confection. J'étais réceptionniste et je faisais de la comptabilité. En plus, les patrons faisaient souvent appel à moi pour faire le mannequin et montrer les nouveaux modèles aux acheteurs. J'étais toujours aussi timide et les vendeurs s'amusaient à me faire rougir, ce qui n'était pas bien difficile, en disant des choses osées et en racontant des blagues salaces devant moi.

Les liens d'amitié avec deux jeunes filles ont pris une grande place dans ma vie à cette époque. Dès le début de l'année scolaire 1958 j'ai rencontré Charlotte Fajnzylberg. Juive, de parents Polonais, elle venait de Paris comme moi et était arrivée, comme moi encore, sur l'Île de France mais la traversée avant la mienne. Nous avons beaucoup de choses en commun et ne connaissions personne à New York, ce qui a contribué à nous rapprocher. Dès notre deuxième année à New-York, nous sommes parties en vacances ensemble. C'est avec elle que j'ai eu ma désastreuse première expérience de ski alpin, au nord de l'état de New York. Beaucoup plus agréable fut notre voyage chez ma petite cousine, Ruth Herz,

près de Washington DC ainsi que notre voyage à Miami et l'année suivante à Nassau, dans les Bahamas. Je me suis mariée et j'ai eu un enfant alors qu'elle cherchait toujours l'amour de sa vie ce qui fait que, petit à petit, nos liens se sont desserrés. Dommage!

Au bout d'un certain temps j'ai aussi rencontré Bette Speiser, maintenant Bette Adamo, avec qui je me suis vite liée d'amitié. Bette est venue me visiter où que j'habite, à Eugene dans l'Oregon, à Toronto, à Paris, à Clermont-Ferrand, et à Ottawa. C'est Bette qui m'a amenée à Washington Square où j'ai découvert la musique folk. Aussi, étant Américaine, c'est elle qui m'a fait connaître la vie des jeunes à New York, qui m'a fait rencontrer des gens et m'a aidée à m'habituer à la culture ainsi qu'à la façon de vivre aux États-Unis en 1958. Je lui dois beaucoup et je suis contente d'avoir pu garder un contact étroit avec elle et sa famille.

I TRIMESTRE	II TRIMESTRE	COMITÉ DES RÉFUGIÉS JUIFS D'ORIGINE ALLEMANDE VICTIMES DU NAZISME CARTE D'ADHÉRENT  N° 377
 		

PHOTO  CACHET 	M. Albert HERZ né le 7 septembre 1902 à Haiger domicilié à PARIS-18e. rue 45, rue des Abbesses a été reconnu par nos Services comme Réfugié Israélite d'origine allemande et admis comme Adhérent à notre Organisation, conformément à nos Statuts déposés le 9 février 1945 à la Préfecture de Police. Le Secrétaire Général :  Le Président : 
Date d'admission : 22/9/1945	Signature de l'Adhérent :
<small>Cette carte doit être validée, pour être valable, dans la première quinzaine de chaque trimestre.</small>	

Adhérent à l'Organisation des Réfugiés Juifs Allemands

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ.

Le Président du Conseil des Ministres sur le rapport du
Ministre de la Santé Publique et de la Population,

DÉCRET :

ARTICLE PREMIER.

Est naturalisé Français (art. 60 et 62 du Code de la Nationalité Française)
Herz Albert, marié, maraîchonnier
né le 27 septembre 1902 à Haiger
(Allemagne), demeurant à
Paris.

ART. 2.

Le Ministre de la Santé Publique et de la Population est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera publié au *Joumal officiel*.

Fait à Paris, le **11 JANVIER 1946**

Signé : **Paul RAMADIER**
Par le Président du Conseil des Ministres.
Le Ministre de la Santé Publique
et de la Population,
Signé : **R. PRIGENT**

Pour ampliation :
Le Directeur du Peuplement
et des Naturalisations.

J. M. 700341. [20556]

Association Consistoriale Israélite de Paris

CONSISTOIRE DE PARIS
PARIS, LE **25 Janvier 1946**

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL :
17, Rue Saint-Georges
PARIS-IX^e

Je soussigné, **Julien WEILL**,
Grand Rabin de l'Association Consistoriale
Israélite de Paris, certifie que :

M. Albert HERZ
né à **Haiger (Allemagne)**
le **7 septembre 1902**
et domicilié à **Paris**,
45 rue des Abbesses (18^e)

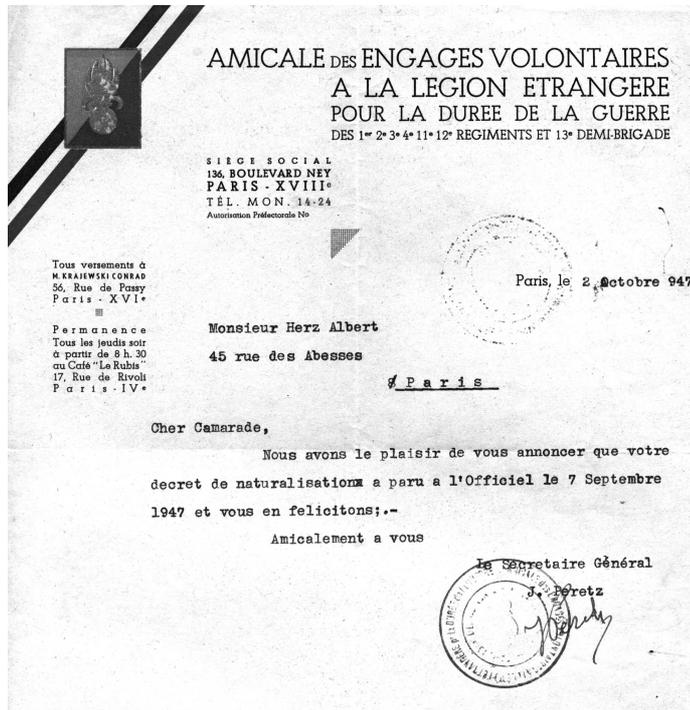
est de religion israélite et né de parents
israélites.

Fait à Paris, le **25 Janvier 1946**

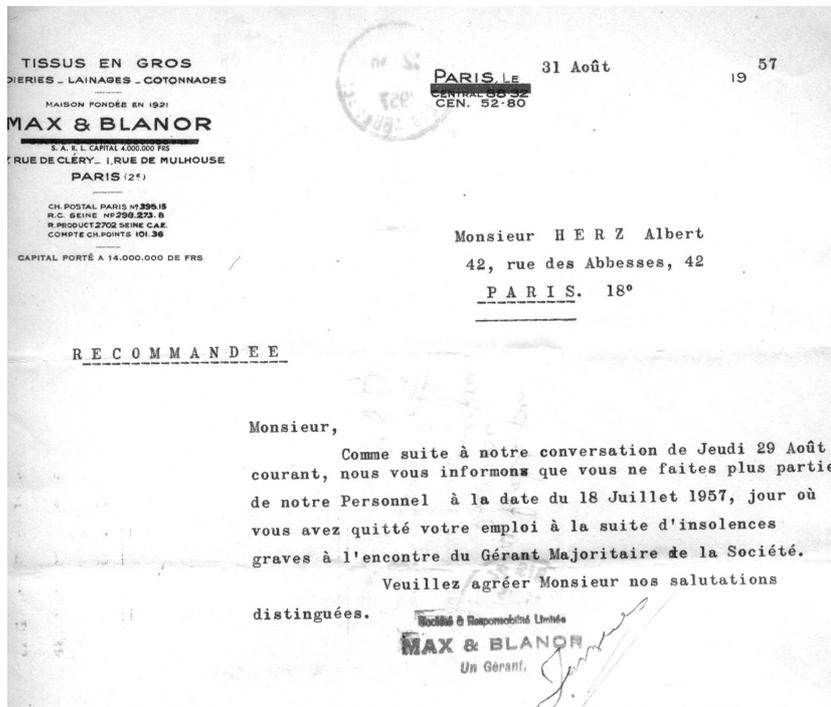
Julien Weill
Grand Rabin

Vu
Paris, le **25 JANV 1946**
Le Ministre de la Santé Publique et de la Population
[Signature]



Félicitations de l'Amicale des Engagés Volontaires



Cessation d'emploi

TISSUS EN GROS
 SOIERIES - LAINAGES - COTONNADES
 MAISON FONDÉE EN 1921
MAX & BLANOR
 S.A. R.L. CAPITAL 4.000.000 FR.
 27 RUE DE CLÉRY - 1^{ER} RUE DE MULHOUSE
 PARIS (2^E)
 CH. POSTAL PARIS N° 390.15
 R.C. SEINE N° 290.373 B
 R. PRODUCT 2702 SEINE C.A.E.
 COMPTE CH. POINTS 101.38
 CAPITAL PORTÉ À 14.000.000 DE FR.

PARIS LE
 CEN. 52-80 19

CERTIFICAT DE TRAVAIL
 Nous soussignés - S.A.R.L. MAX & BLANOR, 27 rue de Cléry à Paris 2^e
 certifions que Monsieur Albert HERZ, demeurant à Paris 18^e - 45 rue des
 Abbesses, a été employé dans nos Etablissements de MAI 1945 au 31 JUILLET 1957.
 Ce Certificat est établi pour servir et valoir ce que de droit.
 Paris, le 10 Septembre 1957

Société à Responsabilité Limitée
MAX & BLANOR
 Un Gérant,
[Signature]

QUALIFICATION PROFESSIONNELLE
 VENDEUR jusqu'au 1.9.56
 CHEF DE SERVICE du 1.9.56 au 31.7.57.
 Société à Responsabilité Limitée

MAX & BLANOR
 Un Gérant,
[Signature]

TISSUS EN GROS
 SOIERIES - LAINAGES - COTONNADES
 MAISON FONDÉE EN 1921
MAX & BLANOR
 S.A. R.L. CAPITAL 4.000.000 FR.
 27 RUE DE CLÉRY - 1^{ER} RUE DE MULHOUSE
 PARIS (2^E)
 CH. POSTAL PARIS N° 390.15
 R.C. SEINE N° 290.373 B
 R. PRODUCT 2702 SEINE C.A.E.
 COMPTE CH. POINTS 101.38
 CAPITAL PORTÉ À 14.000.000 DE FR.

PARIS LE
 CEN. 52-80 19

CERTIFICAT
 Je soussigné Monsieur M.H. BLANOR gérant de la S.A.R.L.
 MAX & BLANOR à Paris 27 rue de Cléry certifie que Monsieur
 HERZ Albert demeurant à Paris 45 rue des Abbesses a été
 employé dans nos établissements de 1937 à 1939, puis de Mai
 1945 à Fin Juillet 1957 en Qualité de Vendeur.
 Il nous a donné toujours entière satisfaction à tous les
 égards - (assiduité - travail et honnêteté) - .
 Il nous a quitté le 31 Juillet 1957 libre de tout enga-
 gement.
 Ce Certificat est établi pour servir et valoir ce que de
 droit.

Paris le 11 Octobre 1957
 Société à Responsabilité Limitée
MAX & BLANOR
 Un Gérant,
[Signature]

Je soussigné O. HEILBRONN, Gérant des Etablissements L. HEILBRONN 9, rue de Cléry à PARIS 2° immatriculée au Registre du Commerce de Tribunal de Commerce de PARIS, certifie que Monsieur HERZ Albert demurant 45, rue des Abbesses à PARIS 18° exerce pour ma Maison la profession de représentant de commerce en vertu d'une convention dans laquelle ne figure aucune clause l'autorisant à effectuer des actes de commerce pour son compte personnel.

J'atteste, en outre, que Monsieur HERZ n'est à ma connaissance, ni commerçant pour son propre compte, ni associé gérant, ni employé à un service administratif ou commercial intérieur de Ma Maison, et qu'en ce qui la concerne, il a pour occupation exclusive et constante le placement TISSUS LAINAGES.

Je lui délivre ce certificat en vue de l'obtention de la carte d'identité professionnelle et je prends l'engagement dans le cas où Monsieur HERZ cesserait d'exercer la profession de représentant de commerce pour ma Maison, d'en informer la Prefecture intéressée, conformément aux dispositions de l'article 2 de la loi du 8 Octobre 1919, modifiée par la loi du 2 Aout 1927.

PARIS, le 10 Octobre 1957

Attestation representant

THE UNITED STATES OF AMERICA

No. 8676901

CERTIFICATE OF NATURALIZATION

- ORIGINAL -

Relation No. 762019

Personal description of holder as of date of naturalization. Date of birth September 7, 1902, sex Male
 complexion Medium, color of eyes Brown, color of hair Grey, height 5 feet 9 inches,
 weight 140 pounds, visible distinctive marks None
 Marital status Married, Country of former nationality France

I certify that the description above given is true, and that the photograph affixed hereto is a likeness of me.

Albert Herz
 (Complete and true signature of holder)

UNITED STATES OF AMERICA
 SOUTHERN DISTRICT OF NEW YORK ss:

Be it known, that at a term of the _____ District _____ Court of
 the United States
 held pursuant to law at _____ New York City
 on April 26th, 1965 the Court having found that
 ALBERT HERZ
 then residing at 3139 Godwin Terrace, New York, N.Y.,
 intends to reside permanently in the United States (when so required by the
 Naturalization Laws of the United States), had in all other respects complied with
 the applicable provisions of such naturalization laws, and was entitled to be
 admitted as a citizen of the United States of America,
 In testimony whereof the seal of the court is hereunto affixed this 26th
 day of April in the year of our Lord, nineteen hundred and
 65

JAMES E. VALECHE
 U. S. District Court
 Deputy Clerk

DEPARTMENT OF JUSTICE

As a violation of the U.S. Code (and
 punishable as such) to copy, print, photograph,
 or otherwise illegally use this certificate.

Épilogue

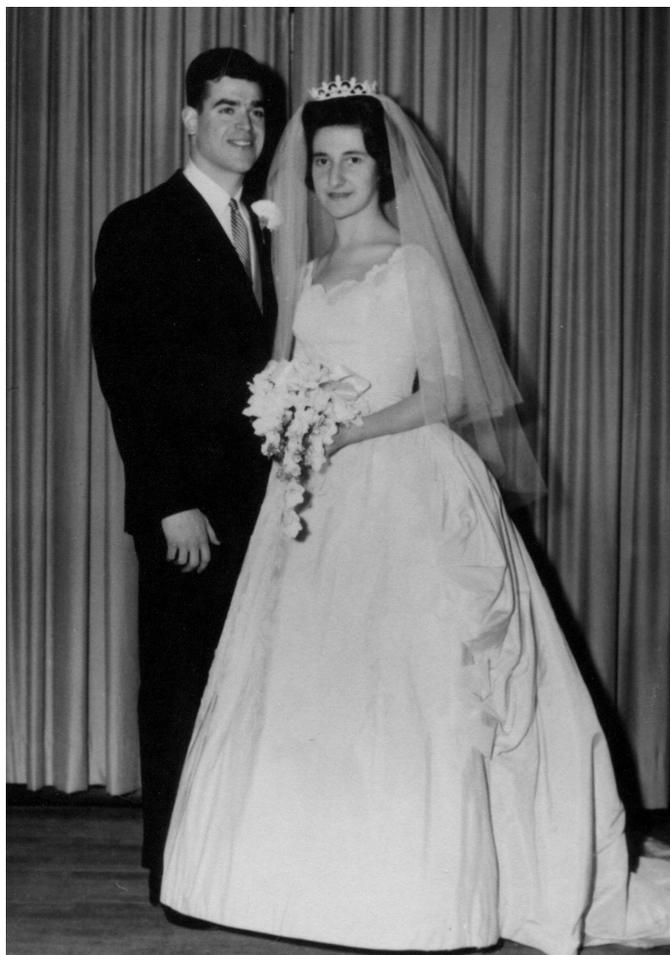
Décembre 1963 a apporté bien des changements dans ma vie. Roger est rentré d'Oregon, où il préparait son doctorat, pour visiter ses parents pendant les vacances de Noël. Il a fait une visite de courtoisie à mes parents. Comme je n'étais pas à la maison, maman m'a dit que ce serait gentil si je lui téléphonais, ce que j'ai fait. Notre conversation a duré très longtemps car nous nous sommes trouvés mutuellement intéressants. Roger m'a dit plus tard qu'il avait souvent pensé à moi au cours des années mais je dois avouer que ce n'avait pas été le cas pour moi. Il était mon petit-cousin, sans plus, du moins jusqu'à cette conversation fatidique. Nous nous sommes vus journallement pendant sa visite, avons parlé ensemble des heures entières et deux semaines plus tard, nous étions fiancés!

Le résultat de ces deux semaines mémorables est une bien belle famille, deux filles, quatre petits-enfants et des années riches en expériences. Le fait que Roger soit devenu francophile et ait appris à parler le français, nous a permis de profiter pleinement de deux cultures, ce qui est d'autant plus important que nous vivons au Canada. Cela nous a aussi permis de passer trois fois un an en France. Nous voilà maintenant fin 2013, en train de planifier un voyage avec toute la famille pour célébrer notre cinquantième anniversaire de mariage.

*Mr. and Mrs. Albert Herz
Mr. and Mrs. Sigmund Fischler
announce the engagement of their children
Eliane
and
Roger
January eighth, nineteen hundred and sixty-four*



Février 1964 à Eugene, Oregon: Fiancés



Le 12 avril 1964 à New York



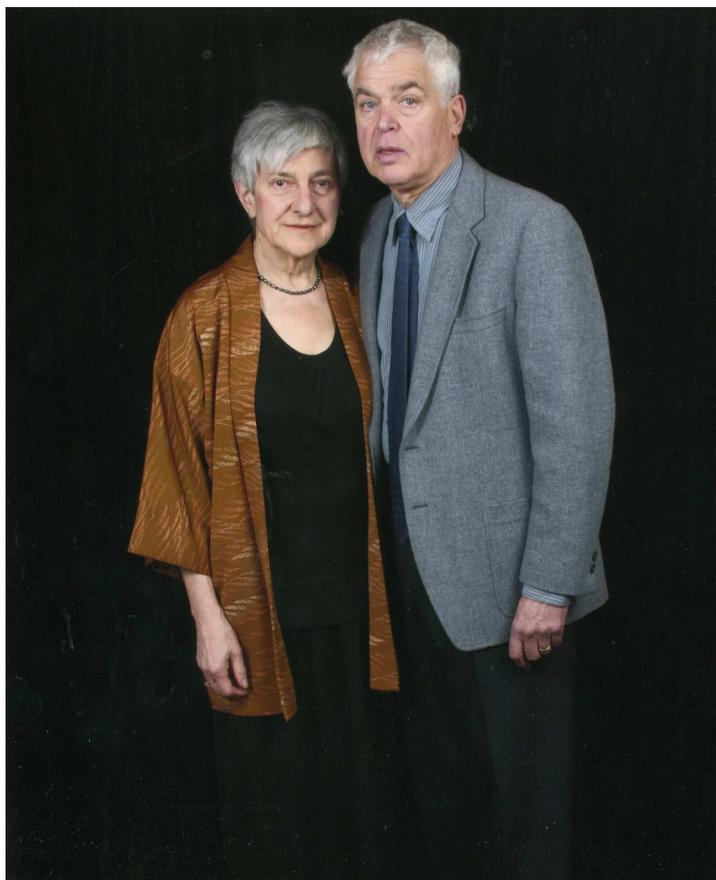
Août 1967: Sur *Le France*, en route vers la France



1982 et 1985: les *batmitzvot* de Mychèle et de Seline



Août 1996: Mychèle et Rachel à Strasbourg



Avril 2009: 45 ans de mariage



2011.07.23: Premier anniversaire de Liliane



Rosh Hashannah 2012: Mychèle et Rachel



2013: Seline et famille